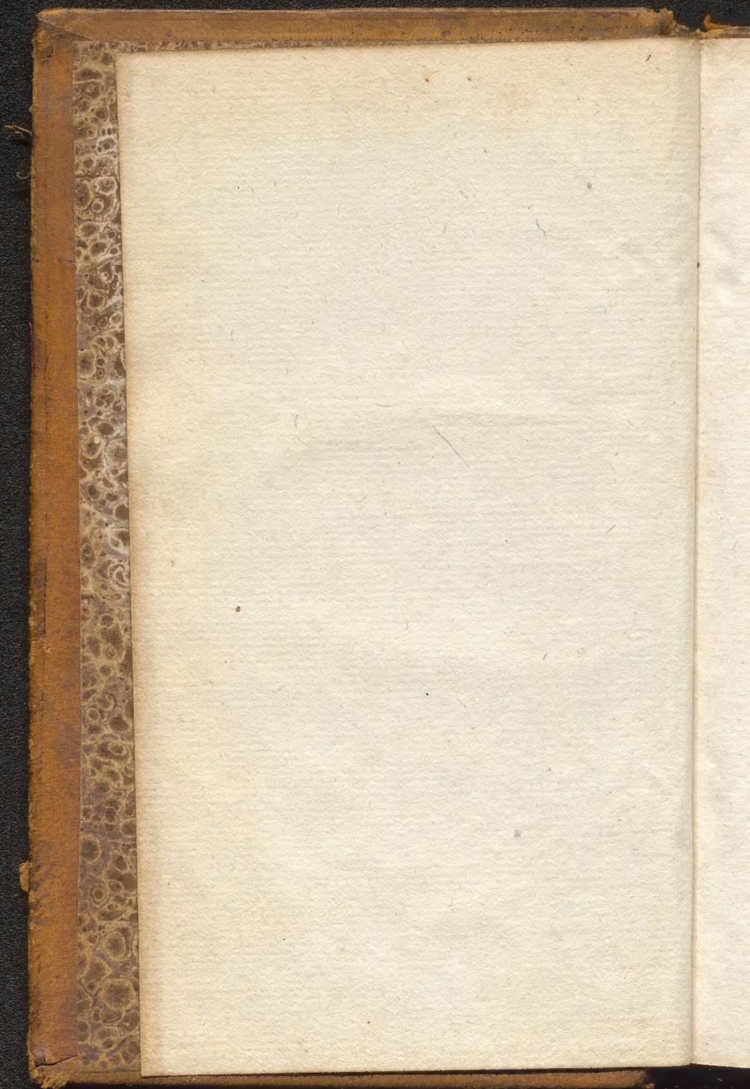




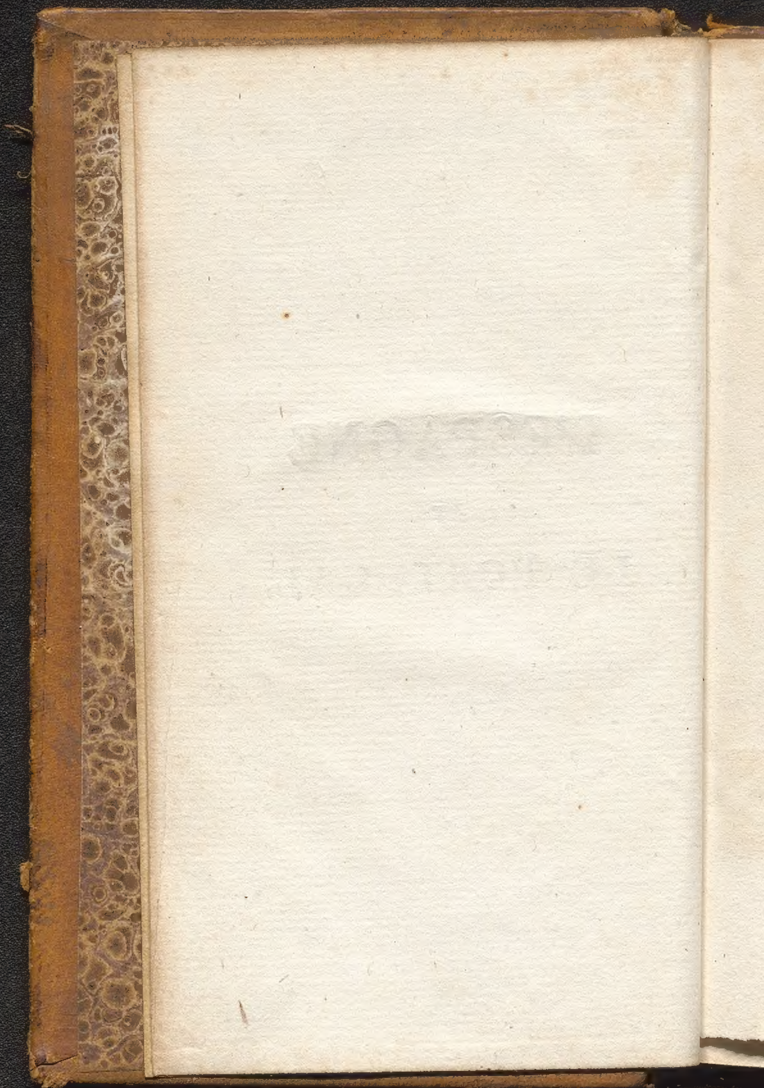




L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.





Bains de Caldas de la Rainha.

L'ESPAGNE
ET LE PORTUGAL,

OU

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

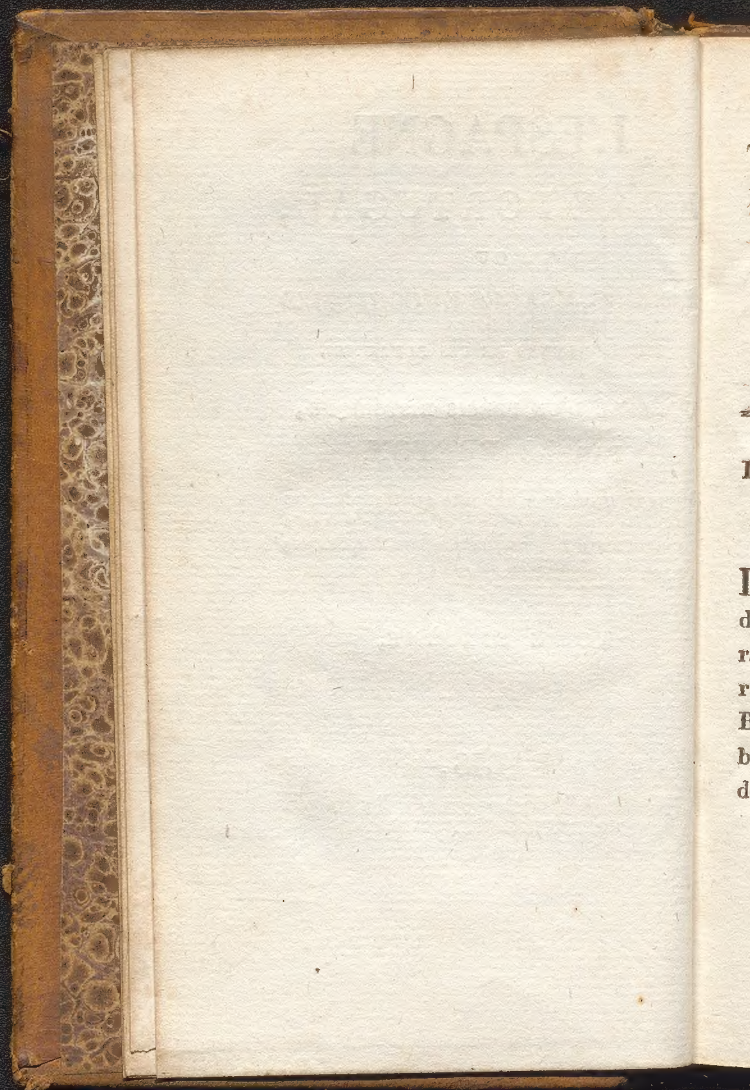
PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante quatre planches représentant douze vues et plus de soixante costumes différens, la plupart d'après des dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME SIXIÈME.

PARIS,
A. Nepveu, Libraire, passage des Panoramas.
1815.



L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.

DESCRIPTION DU PORTUGAL.

Depuis Vasco de Gama et Alphonse d'Albuquerque, et depuis la mémorable révolution qui a placé la couronne de Portugal dans la maison de Bragance, ce royaume n'a pas fait beaucoup de sensation dans l'histoire du monde.

L'or et les diamans du Brésil, et

les perles du golfe persique, n'ont point ajouté à sa puissance ; ses vastes et superbes établissemens dans l'Asie, depuis Ormus jusqu'à Macao, ont énervé sa population et enrichi ses rivaux. La métropole de ses colonies asiatiques, Goa, jadis si fameuse, est aujourd'hui peu connue dans l'Inde ; et Lisbonne même, malgré la vigoureuse administration du premier ministre Pombal, n'est guères célèbre que par le tremblement de terre qui l'a engloutie ou bouleversée.

Ce royaume enfin n'a échappé à l'ambition de l'Espagne qu'en subissant le joug de l'Angleterre, et en devenant en quelque sorte par le fait, une de ses provinces, au moins dans les temps difficiles où les forces combinées des Français et des Espa-

gnols rendoient toute résistance impossible.

Cependant nous devons dire que la répugnance du cabinet de Madrid à servir l'ambition du dernier gouvernement français, a été plus utile peut-être au Portugal que les armées auxiliaires des Anglais. Lorsqu'une armée française pénétra sans obstacles dans ce pays, et força la reine, le prince régent et toute leur cour à s'embarquer pour le Brésil, on dut regarder le Portugal comme à jamais perdu pour la maison de Bragance. Les événemens inouïs et inattendus de l'Espagne changèrent la face des choses, et par une révolution singulière, Ferdinand VII a dû au concours des Portugais son heureux rétablissement sur le trône de ses pères.



TOPOGRAPHIE

DU PORTUGAL.



Le Portugal, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule et de toute l'Europe, est borné à l'orient par les provinces de Léon, l'Estremadoure et une partie de l'Andalousie; au midi et à l'occident par l'Océan atlantique; au nord, par le royaume de Galice.

Sa plus grande longueur du nord au sud, est d'environ cent vingt lieues, et sa largeur de l'est à l'ouest de cinquante.

Les rivières principales sont le

Tage (Tejo), le Minho (qu'on prononce *Migno*), le Duero, la Guadiana et le Mondego.

On le divise en six provinces, deux au nord, Entre-Duero et Minho et Traz-os Montes ; deux au centre, Beira et l'Estremadoure portugaise ; deux au midi, l'Alemtejo et les Algarves.

Nous ne suivrons cependant pas cet ordre, et nous examinerons successivement les provinces d'*Entre-Minho et Douro*, d'*Alemtejo*, d'*Algarves*, de *Traz-os Montes*, de *Beira* et de l'*Estremadoure portugaise*, dont la capitale, Lisbonne, est aussi la métropole de tout le royaume. La seconde de ces provinces, celle de Traz-os-Montes, est la seule qui ne touche point à la mer.

O-Porto, chef-lieu de la province d'Entre-Minho et Douro, se glorifie d'avoir été le berceau de la monarchie portugaise. L'ancien nom du pays étoit *Lusitanie*; de là est venu celui de *Lusiade*, que le Camoëns a donné à l'épopée destinée à célébrer les exploits de ses compatriotes.

Ferdinand-le-Grand, roi de Castille et de Léon, ayant donné, en 1064, la Lusitanie et la province de Galice à Don Garcia, son troisième fils, le nom de Lusitanie cessa tout-à-coup d'être employé.

Suivant quelques auteurs, le port qui existoit à l'embouchure du Douro, ayant servi au débarquement des Français qui venoient au secours des chrétiens opprimés par les Arabes, et leurs troupes étant campées dans

les environs, ce lieu reçut le nom de Port des Français, *Portus Gallorum*, ou simplement *Portus Gallus*. De là seroit venue la dénomination de Portugal, donnée par extension à tout le royaume.

D'autres historiens prétendent que l'ancien port existoit à *Cala*, aujourd'hui *Gaya*, petit bourg en face d'O-Porto. Ce havre étant devenu peu commode pour la navigation, les commerçans s'établirent successivement sur le rivage opposé, que l'on appela *Porto-Calle*, le port de Cala, et par corruption, *Portogallo*, Portugal.

La ville moderne a conservé la dénomination d'*O-Porto*, c'est-à-dire le *port* par excellence.

Le territoire de ce royaume est

fertile, ses vignobles fournissent des vins renommés, mais les plaines et les vallées ne produisent pas assez de grains pour la nourriture des habitans; on y supplée par des farines tirées du dehors, et par les châtaignes que produisent en abondance de hautes montagnes.

Une grande partie de la population des villes, de Lisbonne même, fonde sa subsistance sur ce fruit farineux et très-nourrissant. On voit dans tous les carrefours des rôtisseuses de châtaignes avec leur attirail composé d'un petit fourneau en terre cuite, d'une poële de la même matière percée au fond d'une multitude de trous. Pour exciter le feu, elles se servent, en guise de soufflet, d'un éventail de feuilles de pal-

mier. Ce genre d'ustensile est fort commun dans les cuisines portugaises.

Pendant la cuisson les marchandes jettent sur les marrons une pincée de gros sel qui y forme une espèce de duvet velouté, semblable à celui de la prune de damas fraîchement cueillie.

Les mines seroient susceptibles d'un produit considérable, mais elles sont fort négligées. On préfère laver le sable du Tage et y recueillir quelques parcelles d'or. Cependant on exploite diverses carrières de marbre, et une mine de salpêtre natif près de Lisbonne.

La pêche est abondante sur toutes les côtes, et le poisson y est d'un goût exquis.

MANIÈRES DE VOYAGER.

Le Portugal est couvert de montagnes dont les ramifications divergent vers le sud-ouest. On n'y voit que deux plaines de quelque étendue, l'une dans la province de Beira, vers l'embouchure du Vouga; l'autre se déploye au midi du Tage. La plaine de Santarem n'en est que la prolongation.

Le terrein étant, en général, montueux et souvent escarpé, les chemins sont rudes, étroits, et forment des coudes anguleux où les voitures ne sauroient passer.

Le gouvernement s'occupoit de-

puis plusieurs années à faciliter les communications, en faisant percer de grandes routes, lorsque le fléau de la guerre a suspendu le cours de ces importans travaux.

La manière la plus commode de voyager dans ce pays, est de se servir de mulets dont le pied est beaucoup plus sûr que celui des chevaux. Mais les femmes, les infirmes, les vieillards, se font transporter en litières.

Les litières portugaises (1) sont de grandes caisses carrées, suspendues entre deux brancards. Deux mulets vigoureux sont attelés l'un devant, l'autre derrière. L'intérieur de la caisse est rembourré et couvert de

(1) Voyez la planche en regard.

drap ou de soie. Des glaces, des stores ou de simples rideaux y mettent à l'abri de l'ardeur du soleil et des intempéries de l'air.

Deux personnes peuvent tenir à l'aise dans cette espèce de voiture, mais il faut qu'elles se placent l'une vis-à-vis de l'autre. La portière est ordinairement écussonnée aux armes du propriétaire de la voiture. Les deux autres panneaux reçoivent divers enjolivemens. Quelquefois on peint d'un côté l'image de la lune, de l'autre, celle du soleil.

Une pareille méthode de voyager est douce et commode; on n'y éprouve qu'un léger balancement. Il est vrai que la marche est d'une lenteur extrême; on fait à peine sept ou huit lieues par jour. On dit dans ce pays

que la litière est, par excellence, la voiture des amis et des amans, qui ont toujours tant de choses à se dire et qui ne sont jamais rassassiés du plaisir de se voir.

La selle par laquelle le mulet est attelé au brancard, est d'une forme particulière, et dont nous ne pouvons donner une idée qu'en renvoyant à notre estampe. C'est une espèce de double bât; le conducteur peut, au besoin, se mettre à cheval sur la partie supérieure.

Les mulets sont caparaçonnés avec plus ou moins de richesse; on n'épargne pas surtout les clochettes et les grelots que l'animal fait continuellement tinter. Ce bruit n'est peut-être pas fort réjouissant pour les personnes qui n'y sont point accoutumées,

car il est aigre et monotone ; mais il n'est pas sans utilité pour la sûreté des voyageurs. En effet, son interruption avertit le conducteur négligent ou distrait, que la marche des mulets est arrêtée. D'un autre côté, les cavaliers et les conducteurs de charrettes et de bêtes de somme, sont avertis de loin de l'approche d'une litière. On prend donc d'avance ses précautions pour se ranger dans ces chemins étroits.

Dans les environs des grandes villes, on fait un grand usage des ânes. Ces animaux ne servent pas seulement au transport des denrées; les dames n'ont guères d'autre monture pour faire des courses à la campagne. Les femmes de Lisbonne, montées sur des ânes, parcourent en

petites caravanes les sites délicieux et pittoresques des montagnes de Cintra.

On prétend, dans le pays, que l'exercice sur un âne est fort utile aux poitrinaires. Les Anglais qui s'y rendent en foule pour se guérir du *spleen*, mais qui la plupart ne recueillent d'autre avantage de ce changement d'air que de languir quelques mois de plus, et se faire enterrer à trois cents lieues de leur patrie, font, à l'envi, de ces plaisantes calvalcades.

L'âne a le pied très-sûr, et ses mouvemens sont extrêmement doux : les chutes auxquelles on est exposé ne sont nullement dangereuses, et sont plutôt de nature à prêter à rire qu'à occasionner de l'effroi aux spectateurs.

Au lieu de selle ou de bât, on place, sur le dos de l'animal, un coussin fort épais, assujéti par une large sangle. On met pardessus un tapis de laine, de toile, d'indienne ou de soie.

Les dames ajoutent à cet appareil une machine appelée *Cadeirinha*, laquelle est composée de sept barres de bois très-minces, arrangées comme le dossier et les bras d'un fauteuil. La dame s'y met de côté, et tient la bride de la main gauche. En Angleterre et ailleurs, les dames tournent le côté droit vers la tête de l'animal; ici c'est le côté gauche.

On excite la marche trop lente de l'animal avec une petite baguette pointue à l'extrémité. Le grison ne se sent pas plutôt châtouillé sur la

croupe ou sur le cou avec cette espèce d'aiguillon, qu'il hâte son allure.

« Rien de plus agréable, dit un voyageur anglais, qu'une pareille promenade. On croit être sur un bateau qui vogue sur un canal tranquille. Il n'est point de sentier si étroit que l'âne n'y passe aisément, point de passage dangereux qu'il ne franchisse avec adresse, point de chemins si raboteux qu'il ne les parcoure sans broncher. Patient, docile, et jamais distrait, l'âne n'exige de celui qui le monte ni science, ni vigueur, ni cette attention continue et fatiguante que demandent le cheval toujours inquiet, et le mulet même sujet à des caprices. Nulle idée du danger ne trouble le plaisir des promeneurs;

ils s'abandonnent en toute assurance aux saillies de leur gaîté, ou aux douces rêveries qu'inspire naturellement en Portugal, la vue d'un beau ciel et de paysages enchanteurs ».

---

e
x
e-
u



Charriot de l'Estramadoure portugaise.



CHARIOTS.

Il est des objets qui par leur poids ou leur volume ne sauroient être transportés à dos de mulets. D'ailleurs les paysans de ces contrées trouvent un grand intérêt à se servir de leurs bœufs en les employant comme bêtes de somme. Ils font donc usage dans les endroits où il y a des routes tracées et d'une largeur suffisante de chariots attelés de bœuf s ().

La charrette des villageois portugais, porte l'empreinte grossière d'un

(1) Voyez la planche en regard.

premier essai que l'on n'a point songé à perfectionner. Ils en ont vraisemblablement conservé la forme, telle qu'ils l'ont reçue des anciens conquérans de la Lusitanie.

Le corps de la machine est composé d'ais grossiers cloués ensemble. On plante à chacun des angles et quelquefois dans les intervalles de longs bâtons pour retenir le fardeau que l'on y transporte. Ces ridelles ne sont emboitées dans aucune membrure, et se trouvent quelquefois par là même insuffisantes pour l'objet qu'on se propose. Une forte perche forme l'essieu et tourne avec les roues, car celles-ci, n'ont point de moyeux. Elles sont formées de planches clouées sur deux traverses de bois, et qui ne sont guères assemblées avec plus de

propreté que le fond même de la charrette. Ces roues produisent par le frottement de l'essieu un bruit discordant et insupportable pour l'oreille des étrangers. Mais leur structure a un inconvénient encore plus sensible. Les bandes sont tellement étroites, qu'elles creusent sur le terrein des ornières profondes, et ruinent en peu de temps les meilleurs chemins du pays.

Cette espèce de chariots remonte comme on l'a dit à la plus haute antiquité. Virgile a très-bien décrit le son aigu qu'ils produisent par cette épithète *stridentia plaustra.*

C'est surtout dans l'Estremadoure que l'on fait usage de pareils chariots. Les bœufs de cette partie de la Péninsule sont remarquables par

leur beauté autant que par leur docilité. Ce n'est point à l'aide d'un collier qu'ils tirent leur fardeau ; ils sont attachés par les cornes. Le joug qui réunit les deux animaux, et les cordes qui y sont attachées, reposent sur de petites nattes de paille arrangées de manière que la peau de l'animal ne soit point douloureusement affectée.

Cette manière d'atteler les bœufs, dit M. Bradford, si l'on en juge par l'aisance avec laquelle ces animaux traînent les voitures les plus lourdes, dans un pays montagneux, et hérissé de rochers, mériteroit d'être adoptée généralement.

Les chemins étant pierreux, les pieds des bœufs seroient fort maltraités, si l'on n'avoit soin de les ferrer.

Le conducteur précède ordinairement ses bœufs : ils sont tellement dressés, qu'un léger coup sur les cornes, quelquefois même un simple coup-d'œil suffit pour les remettre dans la voie dont ils ont pu s'égarer.

Souvent une jeune fille marche à la tête de l'attelage, et saisit de chaque main une corde qui pend aux cornes des bœufs.

Ses foibles efforts ne soulagent point les animaux dans leur travail, mais sa présence les anime. En effet les bœufs la connoissent, et obéissent à ses moindres ordres. C'est elle qui les conduit au pâturage, qui en prend soin à l'étable, qui les panse, qui les élève, qui leur tient le poil luisant, et la corne lustrée en la frottant avec un peu de graisse. Les

gages des bouvières sont plus forts que ceux des autres servantes.

Les femmes qui se livrent à ces pénibles fonctions, marchent les jambes nues comme les hommes, et n'ont pour chaussure que des sandales à semelles de bois.

Les villageois portugais ont pour leurs bœufs un attachement singulier. Ils les traitent comme les compagnons de leurs travaux, et presque sur le pied d'une égalité parfaite. Sont-ils malades? ils leur prodiguent les soins les plus assidus, et n'épargnent aucune dépense, soit pour leur procurer des médicamens, soit pour consulter de prétendus sorciers qui, dans ce pays, tiennent lieu d'artistes vétérinaires. Quand un paysan déclare qu'il est prêt à vendre ses

bœufs pour venir au secours d'un parent ou d'un ami, il ne sauroit donner de témoignage plus démonstratif ou plus exagéré de son affection.

La rareté des fourrages est excessive en Portugal. C'est une raison de plus pour substituer l'emploi des bœufs à celui des chevaux. Les feuilles desséchées du maïs qui est fort abondant en cette contrée, et la paille hachée en morceaux très-menus, forment leur principale nourriture.

Sur la rive gauche du Tage le terrain étant en général plat et sablonneux, on emploie depuis peu des charrettes faites à-peu-près comme les nôtres. Les essieux sont fixes, et les roues composées de rayons.

Dans les environs d'Ovar (à cinq lieues d'Oporto), les roues sont massives et tournent avec l'essieu; cependant on a soin de les découper à jour, afin qu'elles soient plus légères.

CHEVAUX PORTUGAIS.

Une même race paroît commune à ce pays et à l'Espagne. Les chevaux portugais ont la même encolure, la même grace, la même légèreté, mais leur taille est un peu petite ; vifs et pleins de feu, ils ont la bouche extrêmement tendre, et on les dresse aisément sans avoir besoin de les mutiler : les chevaux hongres sont donc rares en Portugal, si l'on excepte toutefois ceux destinés à l'exercice militaire.

Les habitans de ce royaume sont généralement de bons cavaliers, parce

qu'ils ont l'habitude de rencontrer sur leur chemin des passages difficiles. La cavalerie portugaise est beaucoup mieux exercée que la cavalerie espagnole, ses escadrons franchissent des haies et des fossés, sans déranger leur ordre de bataille.

Le gouvernement a établi divers haras pour la reproduction des chevaux, et la conservation des belles espèces. Des règlemens fort sages enjoignent aux propriétaires ou fermiers dont les domaines produisent un certain revenu, d'élever et d'entretenir un nombre fixé de jumens poulinières.

Ces ordonnances sont mal exécutées sans doute, car le Portugal ne produit pas assez de chevaux pour ses besoins. On tire d'Espagne un

grand nombre de ces animaux, malgré les lois de ce dernier royaume qui en défendent sévèrement l'exportation.

Voici la manière dont se pratique ce commerce de contrebande.

L'acheteur portugais va choisir dans les haras de l'Andalousie les chevaux qui lui conviennent, en règle le prix, et se retire. Le vendeur espagnol se charge de tous les risques de l'exportation, et ne reçoit son paiement que lorsque les chevaux sont arrivés sur les terres du Portugal. C'est donc lui qui est obligé d'éluder la surveillance des gardes, ou de les corrompre.

Les Portugais ne sont pas moins habiles à éluder sur leur propre ter-

ritoire les lois prohibitives de telles et telles marchandises.

Le grand Colbert avoit en matière de commerce un principe fort sage sans doute, *laissez faire et laissez passer* ; mais aucune nation n'a adopté cette maxime ; c'est donc un délit punissable que d'enfreindre les gênes que chaque gouvernement pour le salut de tous, a cru devoir mettre à diverses spéculations particulières.

Des armées nombreuses de douaniers et de gardes, appelés *massinos*, veillent sur les frontières du Portugal, pour arrêter les tentatives des contrebandiers ; cela n'empêche pas qu'une foule de gens, hommes et femmes, ne gagnent leur vie à introduire frauduleusement des marchandises prohibées.

Depuis plusieurs années, les Portugais ont renoncé aux selles hautes dite *de manège*, et font usage de selles rases. Mais ils ont encore des étriers de bois d'une forme grossière. Cependant si la forme des étriers n'est pas élégante, ils compensent par des avantages essentiels ce léger inconvénient. Jamais, quoi qu'il arrive, les pieds du cavalier ne peuvent rester dans les étriers; ils en sortent avec la même facilité qu'ils y entrent; ils sont d'ailleurs faits de manière que le bout des pieds se trouve à couvert de l'humidité.



PROVINCE
D'ENTRE-DOURO ET MINHO.

Un coup-d'œil rapide sur chacune des provinces portugaises, doit naturellement précéder la description de Lisbonne, et le tableau des mœurs de ses habitans.

La province d'Entre-Douro et Minho est une des plus petites, et cependant des plus fertiles du royaume. Quoique sa superficie ne soit guères que le douzième de la surface générale du pays, elle contient à elle seule près du tiers de la population; c'est-à-dire un million d'ames.

Le Minho et le Douro que l'on peut remonter à une distance d'environ douze lieues de leur embouchure sont les seules rivières navigables, mais le Lima, le Covado et la Dave, et peut-être un millier de ruisseaux, sont précieux pour l'irrigation des terres. Les habitations sont disposées en terrasses sur des collines qui s'élèvent en amphithéâtres, et par une succession continue, à partir des montagnes de Gérèz.

Ce site délicieux réunit tous les avantages des climats chauds à la fraîcheur des pays du nord; il suffit pour changer tout-à-coup de climat, de passer de la vallée sur les montagnes, ou de descendre des montagnes au fond de vallons enchanteurs.

On rapporte que les soldats ro-

mains, lors de la conquête de la Lusitanie, refusèrent de s'avancer au-delà du Lima, tant ces environs avoient pour eux de charmes. Ils nommèrent cette petite rivière le *fleuve d'oubli*, parce que sur ses bords, ils ne songeoient plus à leurs fatigues, aux privations de toute espèce qu'ils avoient éprouvées.

La principale richesse de cette province consiste dans la production du lin et du maïs.

Ce dernier grain que les Portugais appellent *milko*, fait la principale nourriture de la population. Il se sème aux mois de mars et d'avril, la récolte a lieu vers le mois de septembre; mais cette culture exige des soins continuels. Il faut sans cesse remuer la terre au pied du maïs, ex-

tirper les plantes parasites, et surtout arroser souvent, au moyen de petits canaux ingénieusement distribués.

Les femmes partagent avec les hommes tous les travaux champêtres. On les voit sans relâche dans les sillons, la tête couverte d'un chapeau rond de feutre, pour se garantir de l'ardeur du soleil.

Elles trouvent ainsi que les hommes un délassement à leurs fatigues dans des danses fort animées, et qui ressemblent à des pantomimes qui sont mêlées de chant. On voit par exemple dans ces espèces de drames un père reprocher à son fils de perdre son temps à faire l'amour. Le fils pour se justifier fait un éloge pompeux de charmes de la beauté qui l'a séduit, et finit, par obtenir son pardon.

La récolte du maïs occupe une multitude de bras, ses feuilles servent comme nous l'avons dit à la nourriture du bétail.

On prépare avec les chaumes desséchés des manteaux formés comme nos carricks de plusieurs étages de collets (1). On pourroit croire que les Portugais ont imité cet usage des Chinois (2), si l'idée de ce vêtement économique ne se présentoit pas d'elle-même. On voit de pareils manteaux en Illyrie.

Ces redingottes de paille s'appellent croças en Portugal. Les brins de paille sont, pour nous servir d'un terme de botanique, *imbriqués*, c'est-à-

(1) Voyez la planche en regard.

(2) Voyez la Chine en miniature.

dire, placés les uns au-dessus des autres en se dépassant par l'extrémité, comme les tuiles d'une maison. La plus forte pluie ne sauroit traverser de pareils manteaux. Les officiers anglais en avoient adopté l'usage, pendant le séjour de leur armée en Portugal.

Le lin de cette contrée est d'une excellente qualité, doux et soyeux. On en façonne des toiles qui ont presque le moelleux des tissus de coton. Ces toiles sont d'une extrême blancheur, on ne leur donne aucune espèce d'apprêt, et il n'est besoin ni de gomme ni d'indigo pour en couvrir les imperfections. Quelquefois à la vérité ces toiles sont très-médiocres, à cause de la mauvaise qualité du fil. Les fileuses fort mal payées de

leurs travaux, visent à la quantité, et vont même souvent au marché sans quitter leur fuseau. Il en résulte nécessairement un fil cassant, inégal, et une toile grossière.

Guimaraens est le lieu le plus renommé par ses fabriques de toiles. On y fait de superbe linge damassé; quant aux toiles communes, la province en produit une quantité considérable : presque tous les villageois du Minho sont tisserands. Dans les villes mêmes, une foule de bourgeois se livrent à cette branche d'industrie. Il en résulte que les Portugais sont beaucoup mieux approvisionnés en linge de corps et de ménage que les Espagnols, leurs voisins.

Les Portugais ont une sorte de passion pour le linge. Les femmes de la

classe moyenne du peuple ont de vastes armoires remplies de linge de toute espèce. On reste plusieurs mois sans faire la lessive.

On rencontre dans les villages une foule de colporteurs qui gagnent leur vie à vendre de la toile. Ils transportent sur leurs épaules un gros ballot contenant des pièces entières, et des coupons de toutes qualités. Ils portent un gros bâton, qui leur sert d'aune pour mesurer leur manchandise, et en même-temps à alléger leur charge.

La noblesse du Minho est très-nombreuse, mais pauvre. Elle n'a pas pour cela moins d'orgueil que la noblesse de cour qui vit à Lisbonne et dans ses environs.

Une femme de condition ne sort

jamais sans que son écuyer (*escudero*) ne la devance de quelques pas, tenant son chapeau à la main. Quelques-unes de ces dames sujètes aux vapeurs se font accompagner d'un domestique portant un vase où brûle de l'encens.

Les habitans de Caldas de la Rainha où existent des sources d'eau sulfureuse jouissent d'une grande aisance. On entend par-tout dans les villages, pendant la nuit, les sons de la guitare accompagnant d'assez belles voix.

La vigne est encore dans cette province la source d'une grande richesse. La ville d'Oporto fait un commerce immense de vins.

Sans les dangers que présente l'entrée de son port, cette ville eût in-

failliblement effacé Lisbonne, mais elle est située sur une côte escarpée. La plupart des rues sont tellement roides que les passans ont plutôt l'air de grimper que de marcher.

En temps de pluie l'eau des montagnes voisines descend par torrens dans les rues d'Oporto et les inonde, mais en même-temps, enlève toutes les immondices.

Les habitans prétendent que leur ville a été fondée par *Gatelo*, roi d'Athènes, qui avoit épousé une fille du roi Pharaon, nommée Evora. Ce prince frappé de terreur par les miracles de Moïse s'embarqua sur le Nil, passa le détroit de Gibraltar, et vint descendre à l'endroit où est Oporto; il y fonda une ville qu'il

appela *Portus-Gateli*. C'est comme on voit une étymologie de plus à ajouter à toutes les conjectures sur l'origine du nom de Portugal.

PROVINCE D'ALEMTÉJO.

Cette contrée tire son nom de sa situation par rapport au Tage qui s'appelle *Tejo* en Portugais. Les mots *Alem-Tejo*, signifient en-deçà du Tage. Cette province est située en effet entre ce fleuve et la Guadiana.

« Le Tage, dit un de nos écrivains (1), est le prince des fleuves de la péninsule, et celui dont la navigation tire le plus de parti, graces au port de Lisbonne qui est un des plus beaux du monde.

(1) Manuel géographique et statistique du Portugal.

« Ses eaux troubles inondent et fertilisent régulièrement tous les ans les vastes plaines de Santarem et de Villa-Franca, et donnent naissance à un nombre considérable d'îles cultivées (*Lizirias*).

« Des bateaux plats y montent pendant vingt milles géographiques, jusqu'à Abrantèz, et dans les eaux fortes, même jusqu'à Villa-Velha. Plus haut, le cours du torrent est embarrassé de rochers et de gouffres qu'on pourroit cependant faire disparoître à peu de frais ».

« Tous les fleuves et rivières du Portugal, dit le même auteur, vont généralement du nord et de l'est dans la direction du sud-ouest ».

Quoique la province d'Alemtéjo participe autant qu'aucune autre à ces

bienfaisantes irrigations, elle est tellement coupée de montagnes qui descendent du nord au sud que son territoire n'est pas pas encore aussi fertile, aussi productif qu'il pourroit l'être.

La *Sierra-d'Ossa*, la plus élevée de ces ramifications, au centre de la province, présente assez de fertilité du côté du sud, mais au nord ce ne sont que des roches nues et stériles.

La multitude des landes que l'on réserve au pacage des bestiaux, au lieu de les défricher, nuit sans doute aux progrès de l'agriculture. Couverts de broussailles où l'on remarque surtout le *cistus ladaniferus*, ces terrains fournissent une médiocre quantité de combustibles. On ne se sert point d'autre chose à Estremos

pour cuire le pain destiné à la subsistance de l'année.

La noblesse a de nombreux troupeaux, disproportionnés même avec l'étendue des possessions de chaque propriétaire. Tel particulier ne peut nourrir que quatre-vingts brebis, qui en a plus de mille, parce qu'il les entretient aux dépens des communes ou de ses voisins.

Les cantons susceptibles de culture produisent en abondance des grains et des oliviers dont on obtient la meilleure huile de Portugal.

Les paysans jouissent de l'aisance, mais ils ont un goût ruineux pour le luxe. Ils aiment à changer souvent d'habits, et achètent des Espagnols des étoffes de soie qui font sortir de la province une quantité considéra-

ble d'espèces monnoyées. Il en résulte que les pauvres ont peu d'occupations, et sont réduits ou à s'enrôler, ou à mendier.

« Les villages de l'Alemtéjo, dit un auteur espagnol (Sylveira) sont en trop petit nombre, parce qu'il y a trop de désœuvrés et de fainéans dans les villes. Ce défaut de population vient de ce que cette province a toujours été le théâtre de la guerre entre l'Espagne et le Portugal.

Elle a de plus un grand nombre de places fortes, entretient dix régimens d'infanterie, et quatre de cavalerie, par-conséquent le quart des forces de terre du royaume, lesquelles sont toujours fournies par cette province...

« Le meilleur moyen d'aider cette province à se relever, seroit que le

roi y fît bâtir de petits villages d'une vingtaine de feux, chacun, ou permît à des particuliers de le faire, en leur en assurant la seigneurie ».

Les jeunes filles de cette province ont le teint rembruni, malgré le soin qu'elles ont de se couvrir la tête avec le collet de leur mantille. Les villageoises courent lestement dans la campagne, les jambes et les pieds nus; mais elles ont soin de les laver souvent, afin d'en entretenir la propreté. Quand elles vont puiser de l'eau à quelque fontaine, elles se servent d'une large cruche qu'elles portent sur leur tête. Ce vase nommé *cantaro* est d'une terre poreuse, et l'eau s'y rafraîchit en suintant à travers les pores.

La mantille des paysannes est d'une

étoffe de laine ordinairement d'un bleu clair, et bordée d'un ruban de couleur tranchante. Les dames anglaises ont depuis peu adopté cette mode, et l'ont combinée avec ces robes fermées à longue taille, et ces petits chapeaux, tels qu'on les portoit du temps d'Anne de Boulen, ou de Marie Stuart. Elles donnent le nom de manteau espagnol (*Spanish mantle*), à cet ajustement dont la briéveté surtout paroît si bizarre, si ridicule à nos élégantes.

Les mendians sont ici d'une impudence inconcevable. Ils se rassemblent par bandes de quatre-vingts ou de cent, et vont à toutes les noces, à tous les baptêmes, sans qu'on puisse se refuser à les admettre. Les fermiers riches leur distribuent des pro-

visions, soit par une dévotion mal entendue, soit par vanité. D'autres les reçoivent par crainte, parce que ces misérables brûlent quelquefois les blés de ceux qui n'ont pas voulu leur faire des aumônes.

C'est ici le lieu de parler des divers moyens que l'on emploie en ce pays pour violenter la libéralité des personnes les moins disposées à être charitables.



MENDIANS PORTUGAIS.

HOPITAUX.

Les grands biens que possède le clergé régulier le met à portée de distribuer beaucoup d'aumônes. C'est peut-être un malheur; les bienfaits indiscrètement prodigués, *font des pauvres*, au lieu d'en diminuer le nombre.

Les hospices destinés à recevoir les malades sont très-multipliés. On se sert pour les transports d'un brancard fort commode; c'est une chaise renversée suspendue sur des cordes que tiennent des porte-faix. Ils por-

tent ainsi le malade, comme un ballot de marchandises.

Malgré l'attachement du gouvernement et de tous les habitans au culte catholique, on admet dans les hôpitaux tous ceux qui ont besoin de secours, sans distinction de pays ou de religion.

Tous les jours à des heures réglées, on distribue de la soupe aux indigens qui se présentent. Cet exemple d'humanité donné par les religieux, est suivi par les riches qui sont imités à leur tour par les classes inférieures.

Il n'est pas de petit marchand qui une fois par mois ou par semaine, ne fasse à un jour fixe de modiques distributions à la porte de sa maison.

Les plus pauvres journaliers ne

balancent point à retrancher sur les besoins de leur famille, pour assister les malheureux qu'ils rencontrent en chemin.

La charité, cette vertu céleste, forme un des traits distinctifs du caractère des Portugais. Ils la doivent à cette religion sainte qui a placé l'amour du prochain au premier rang des devoirs, et consacré la maxime que de grands bienfaits peuvent couvrir de grandes foiblesses.

C'est elle encore qui leur apprend à donner sans offenser, à ménager l'amour-propre, et jusqu'à la délicatesse de l'infortuné, à pallier des expressions les plus douces l'amertume d'un refus.

Perdoe Irmao (pardonnez, mon

frère!) dit le Portugais au pauvre, qu'il ne sauroit secourir.

Ce doux nom de frère s'applique particulièrement aux indigens : on ne leur en donne jamais d'autre ; et s'il n'est pas toujours possible d'exaucer leurs priéres, du moins on ne blesse pas leur sensibilité par la dureté et l'outrage des expressions.

C'est ainsi qu'à la voix sacrée de la religion, le cœur du riche s'ouvre sans cesse à la pitié, et celui du pauvre à la reconnoissance.

On rougit peu dans cette contrée d'implorer la charité publique. L'ouvrier, le père de famille qu'une longue et cruelle maladie, ou des accidens imprévus empêchent à-la-fois de gagner leur subsistance ou de solliciter des aumônes, trouvent des amis,

des parens, des voisins qui, après avoir épuisé leurs foibles ressources pour venir à leur assistance, se chargent de quêter pour eux.

Le quêteur qui est quelquefois un homme mieux vêtu que ceux à qui il s'adresse, se présente dans les rues en criant de tous côtés *huma Esmoda para hum pobre Doente* (une aumône pour un pauvre malade, il tient d'une main son chapeau, et de l'autre une large corbeille. L'histoire douloureuse du malade est écrite sur un long papier dont il offre la lecture aux passans. Chacun s'empresse de concourir à l'œuvre de miséricorde. La corbeille est bientôt remplie de pièces de monnoie, de pain, de riz ou de viande.

Les confréries qui recueillent dans

toutes les églises des offrandes pour les ames du purgatoire, versent dans la caisse des pauvres le produit de ces rétributions. Elles sont considérables, parce que la première messe que l'on célèbre chaque jour s'appelle la messe des Ames du Purgatoire (*a missa das Almas*). En entrant dans l'église, ou à la sortie, on trouve un des membres de la confrérie qui demande des aumônes dans une tasse d'argent. Ces quêteurs sont vêtus d'une espèce de tunique sans manches, et le plus souvent rouge.

Les moines mendians ne sont pas aussi riches que l'étoient autrefois en France les Frères-Quêteurs. Cependant ils emploient l'excédent de leur recette au soulagement de l'infortune. C'est presque toujours au nom de

saint Antoine qu'ils sollicitent la bienfaisance.

Les capucins français réfugiés à Lisbonne ne pouvoient se passer de quêter, car la pauvreté de leur maison est extrême. En 1808, lorsque l'armée du général Junot évacua le Portugal, ces infortunés coururent les plus grands périls. Des agitateurs avoient soulevé la populace contre tous les Français, sans distinction. Déjà il étoit question d'enfoncer le couvent des capucins ; mais le peuple de Lisbonne plus modéré que ses agitateurs, respecta la vertu de ces pieux cénobites. Après quelques jours d'angoisses, les capucins reprirent leur train de vie ordinaire, et envoyèrent leurs frère lais faire la quête comme de

coutume, mais en leur recommandant le silence le plus absolu.

On voyoit ces quêteurs, aborder les passans en faisant une profonde révérence, leur offrir une prise de tabac, présenter leur sac entr'ouvert, et se retirer sans proférer un mot.

Saint-Antoine de Padoue en Portugal, est en grande vénération dans ce pays. C'est à lui que l'on s'adresse pour retrouver les objets perdus. Rien n'est plus commun en pareil cas que de faire le vœu d'une messe à saint Antoine, si l'on vient à recouvrer l'objet important dont on n'a plus la possession.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'on fait quelquefois en même temps le vœu de payer la messe, non de ses deniers, mais du produit des aumônes

que l'on demandera, tant la mendicité est sujette à peu de honte dans le pays.

Ce sont des femmes qui font ces vœux singuliers. Elles se parent avec soin, suivant leur état, mais elles doivent avoir les pieds nus. Elles tiennent à la main un mouchoir blanc qu'elles tendent aux passans, en leur demandant une aumône *pour une messe promise.*

Il y a du moins des pauvres qui ne laissent pas d'exercer quelque industrie en retour des bienfaits qu'ils implorent : tels sont les chanteurs de carrefour et les aveugles.

Les premiers ont la voix assez juste, s'accompagnent de la guitare et chantent quelquefois des duo ou des morceaux d'ensemble.

De toutes les langues dérivées du latin, l'idiome portugais est, dit-on, celui qui en a conservé les principaux caractères. Abondant en voyelles sonores, il offre au chanteur des points d'appui, qui lui permettent de déployer toutes les richesses de son organe.

Les Portugais ont d'ailleurs l'oreille aussi juste que délicate ; et l'on pourroit croire que ces qualités tiennent à leur organisation, ou à l'influence du climat, puisqu'on les retrouve jusques chez les paysans les plus grossiers, qui sans art, sans étude, sans aucune connoissance théorique, chantent presque tous passablement. Mais il faut observer que les villageois allemands, sous ce rapport, ne le cèdent guères aux Portugais. Ils

jouent même d'un instrument beaucoup plus difficile que la guitare, et qui souffre moins la médiocrité, c'est la flûte traversière.

Link observe que la guitare des Portugais est quelquefois si mauvaise, qu'on n'entend que le son du bois. Ce même voyageur rend justice aux chants nationaux de ce pays.

« Les chansons du peuple portugais, dit-il, sont plaintives; elles parlent presque toujours des souffrances de l'amour; elles sont rarement obscènes ou même satiriques.

« La prose même des Portugais du commun est remarquable par l'harmonie ou le choix des expressions. On est tout surpris d'entendre un misérable paysan tout déguenillé, dire :

O ma bergère, écoute mes plaintes ; écoute mes soupirs !

« La syllabe finale *ao* (*aoung*) prononcée d'un ton mâle, reçoit, surtout dans le mot *coracao*, cœur, une expression dont la tendresse est difficile à concevoir. Ces mots *minha menina*, ma bergère, sont peut-être ce qu'il y a de plus doux dans aucune langue.

Les aveugles gagnoient naguères leur vie à crier dans les grandes villes les bulletins de l'armée anglo-portugaise. En temps de paix, cette ressource leur est interdite, il faut alors que les aveugles vivent d'aumônes gratuites. Les uns se tiennent aux portes des églises ou des monastères et invoquent d'une voix lamentable a charité des passans. D'autres par-

courent la ville, guidés par un foible enfant, ou par un chien fidèle.

Un voyageur anglais compare les aveugles crieurs de bulletins aux colporteurs de Londres, qui accompagnent leurs proclamations du son étourdissant d'une espèce de trompette. « Les aveugles de Lisbonne, ont, dit-il, pour suppléer à ce rauque et désagréable instrument, une langue sonore, une prononciation nette et distincte, une voix forte, souvent harmonieuse, toujours juste; ils la marient quelquefois avec les accords d'une modeste guitare, dont ils s'accompagnent assez bien. »



PROVINCE DES ALGARVES.



Cette province constituoit jadis un royaume particulier, séparé du Portugal proprement dit par une chaîne de hauteurs.

On trouve dans ces montagnes des mines de cuivre très-abondantes. On cultive des oliviers et des orangers sur les collines. Les plus belles oranges de Portugal viennent des Algarves et de la partie méridionale du Minho.

Faro en est la ville la plus commerçante, elle exporte à l'étranger une quantité considérable de figues.

Pour faire dessécher les figues, on les entasse dans un magasin destiné à cet usage ; il en découle d'abord un sirop que l'on distille pour en faire de l'eau-de-vie. On expose ensuite les fruits à la chaleur du soleil pendant plusieurs jours ; quand ils sont complètement secs, on les presse dans de petits paniers de feuilles de houx, dont chacun en contient vingt-huit livres.

Les Algarviens sont très-pauvres, et moins polis que les autres Portugais ; mais ils se distinguent par leur finesse et leur esprit satirique. Sous ce rapport, ils ont quelque ressemblance avec les Andalous.

Cette province produit les meilleurs marins du Portugal, à cause de

l'étendue de ses côtes : on y vit presque exclusivement de poisson.

Le pays est d'ailleurs très-bien cultivé, et produit au-delà de sa consommation, du froment, du seigle, du maïs, du vin et d'autres denrées. On y élève des vers à soie.

PROVINCE

DE TRAZ-OS-MONTÈS.

Cette division, dont quelques traités de géographies défigurent le nom, en l'appellant *Tra-los Montès* (1), signifie, pays *par delà les montagnes.*

C'est un assemblage de montagnes escarpées, en proie à la fureur des ouragans, pendant presque toute l'année. On ne sauroit cultiver la terre que sur les bords des petites

(1) En portugais les articles définis *o*, *a*, *os*, *as*, ne prennent point la lettre *l* initiale.

rivières. Mais tout le sol que l'on peut mettre en culture est extrêmement productif. La bèche, la houe, la pioche, suffisent pour le labourage, l'emploi de la charrue est inconnu. L'orge, le chanvre, le lin, le blé de Turquie, et quelques fruits, en sont les principales productions.

Bragance est la capitale de cette province. Chavès, Micandes et Villa-Réal en sont les autres villes principales.

Le ministre Pombal avoit pour Villa-Réal une prédilection singulière. Quoi qu'elle fût très-éloignée de la mer, il voulut en faire le centre du commerce des sardines, et y fit construire de nombreux édifices. Les malheureux pêcheurs de Monte-Gordo eurent ordre d'abandonner les

côtes qui les faisoient vivre, et de se retirer avec leurs familles, dans la nouvelle enceinte. La nécessité les contraignit de céder à la première partie de l'injonction, mais ils n'obéirent point à la seconde, et se réfugièrent en Espagne, en attendant que le ministère fût changé.

Ainsi avorta le plan du marquis de Pombal, par le choix peu judicieux de l'emplacement de sa nouvelle ville. Cependant il avoit pris des mesures fort adroites pour que la construction n'en coûtât rien au trésor royal. Il avoit insinué à tous les grands propriétaires de la province que le meilleur moyen de faire leur cour au roi, étoit de contribuer selon leur faculté, à bâtir une ou plusieurs maisons.

Un conseil de cette nature, sous un gouvernement despotique, équivaut à l'ordre le plus formel; aussi les habitans s'y soumirent-ils sans murmurer; mais ils n'en virent qu'avec plus de joie la chute du favori; ils excitèrent l'inimitié de ceux-mêmes à qui le ministre n'avoit fait ni bien ni mal, et qui n'abandonnoient son parti qu'en vertu de cette maxime:

Quem deserit fortuna, omnes deserunt.

C'est dans la province de Traz-os-Montès, et dans les vignobles de *Pezo da Regoa*, qu'est récolté le meilleur vin connu dans le commerce, sous le nom d'Oporto.

CULTURE DE LA VIGNE.

Le Portugal ne produit pas la variété des vins d'Espagne, et les qualités en sont mêmes inférieures. Le vin ordinaire est généralement mauvais. Les vins du Douro supérieur, de Carcavelos près de Lisbonne et de Sétuval, sont les seuls qu'on exporte à l'étranger.

Les Portugais vendent, en général, plus de vin qu'ils n'en consomment, car ils sont d'une sobriété extrême.

On cultive la vigne, près de *Pezo*, sur des côtes tellement escarpées,

qu'il faut soutenir la terre à l'aide de petits murs, en forme de terrasses (*geios*). Il n'est cependant pas rare qu'il y ait des vignobles dans la plaine. Les ceps sont appuyés sur des échalas courts ; mais dans la province de Douro, on plante la vigne auprès de grands arbres qui lui prêtent l'appui de leurs troncs élevés.

Dans la province de Traz-os-Montès, on sépare les vignobles par des espaces ensemencés en blé. Sur les bords du Tage, au sud de Lisbonne, on entremêle la culture des légumes à celle des raisins.

Quelquefois on confond dans le même vignoble des ceps de différentes espèces. M. Link assure qu'auprès de Carnego, il en a compté à-la-fois jusqu'à soixante-sept variétés.

Dans la partie supérieure de Douro, la vendange se fait quand la maturité des raisins est telle qu'ils commencent à se rider. Une multitude de Galiciens sont occupés à transporter les vendanges au pressoir. Les frais en sont considérables à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

Le véritable vin d'Oporto est un vin rouge qu'on laisse pendant soixante-douze heures sur le marc s'il est destiné à l'exportation. Il y reste seulement vingt-quatre heures, s'il doit être consommé dans le pays.

Quand le moût est dans les tonneaux, on y ajoute un douzième de forte eau-de-vie. Les Anglais, passionnés pour les liqueurs enivrantes, ont introduit cette méthode; on as-

sure, d'ailleurs, qu'elle est nécessaire à la conservation des vins, parce qu'il n'y a point de cave en Portugal. On garde cette boisson dans des celliers, au niveau de la terre, où on les laisse fermenter.

Les vins restent trois années en magasin à Oporto, avant d'être exportés.

Cette branche de commerce est livrée à une sorte de monopole, sous la direction de la compagnie dite *du Douro supérieur*.

Les membres de la compagnie sont tenus de recevoir la récolte de chaque propriétaire à un prix fixe. Il est permis toutefois au cultivateur de vendre son vin à qui il veut, mais il faut que cette négociation se fasse par l'entremise de la compagnie, qui

prélève un droit de six pour cent. C'est particulièrement le vin propre à l'exportation qui est sujet à cette gêne ; on l'appelle, par cette raison, vin de la Factorerie, *vinho de Feitoria.* Les autres s'appellent vins de branche, *vinos de ramo.*



PROVINCE DE BEIRA.



En traversant le Douro, l'on entre dans la province de Beira, dont l'intérieur ne diffère pas beaucoup de la précédente. C'est un plateau hérissé de rochers et qui sert de base commune à de hautes montagnes.

C'est là que l'on voit la montagne la plus élevée et la plus curieuse du Portugal, la Sierra d'Estrella. Son sommet inaccessible, élevé de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, s'appelle le *Cantaro adugado*. En effet, semblable à ces vases dont nous avons parlé plus haut, il paroît

prêt à se détacher de la cîme de la montagne, et des sources jaillissantes en font sortir l'eau de tous les côtés à-la-fois.

Les Romains appeloient l'Estrella, le mont Herminius.

Il faut deux heures et demie pour arriver du bourg de Saint-Thomas qui est à sa base jusqu'à son sommet.

« Le spectacle le plus merveilleux, dit l'annotateur du voyage du duc du Châtelet, est celui que présente un lac entouré de hauts rochers; son eau qui est très-claire et médiocrement chaude, paroît sortir de dessous terre; vers le milieu, il éprouve une sorte de bouillonnement et il s'en élève des bulles d'eau.

« Il est un endroit où une espèce d'attraction se fait sentir; on est tenté

de l'attribuer à une ouverture par laquelle l'eau s'échappe, et va former un lac inférieur.

« C'est sans doute de ce lac que sortent quelques ruisseaux, dont le concours forme la rivière qui coule vers le pied de la montagne.

« Les habitans du pays se font de terribles idées de cette montagne et de son lac. »



VILLE DE COIMBRE,

ET SON UNIVERSITÉ.

Coïmbre qui est la *Conembrisca Antonina*, dont parle Pline, fut bâtie par les Romains trois siècles avant l'ère chrétienne. Elle est la capitale de la province de Beira.

Comme presque toutes les grandes villes de Portugal, Coïmbre a été bâtie sur le penchant d'une côte escarpée. Le Mondego, large rivière, baigne le pied de ses murs.

De loin l'aspect en est enchanteur, mais l'illusion cesse de près; les rues sont étroites, inégales, tortueuses,

mal pavées, et d'une saleté révoltante. Le sol est si escarpé et si glissant qu'on y marche avec peine. La seule rue un peu belle est en bas dans la plaine, mais les gens de distinction ne l'habitent point, parce qu'on prétend que le séjour en est malsain pendant l'été, à cause des marécages que laisse le Mondego rentré dans son lit.

Le roi don Dinez (ou Denis), fondateur de Coïmbre, y transporta vers l'an 1307, l'université qu'il avoit fondée à Lisbonne en 1291. Cet établissement fut depuis transféré à Lisbonne; mais sous Jean III, en 1537, il retourna à Coïmbre où il subsiste encore.

L'université se compose d'un recteur, de six professeurs de théologie, six de droit canon, dix de droit

civil, cinq de médecine, et deux de mathématiques.

Le recteur n'est en fonctions que pendant trois ans : le roi le nomme ordinairement hors du sein de l'université et parmi les ecclésiastiques.

Le chancelier de l'université est le chef véritable de l'instruction. Il a l'inspection des cours, et préside aux examens des étudians. Les cours commencent au mois d'octobre et finissent au mois de mai; ils sont suivis d'examens qui durent jusqu'à la fin de juin. Il y a trois mois de vacances. Chaque élève est obligé de suivre les cours pendant un nombre d'années fixé, avant de recevoir sa licence, et d'être admis aux emplois publics.

Tous les étudians se distinguent,

ainsi que leurs maîtres, par un vêtement singulier. C'est un habit long, d'étoffe noire, sans manches, noué par-derrière avec des cordons, et garni par-devant de deux rangs de petits boutons bien serrés qui commencent sous le cou, et descendent jusqu'aux pieds. Par-dessus cette soutane on met un autre vêtement noir et long avec de longues manches, comme la robe des pasteurs protestans.

A défaut de poches, ils portent à la main un petit sac de drap noir pour contenir leur mouchoir et leur tabatière. Les étudians marchent toujours la tête découverte, même pendant les chaleurs de l'été. Les professeurs et les gradués ont seuls le droit de porter la barette noire.

Des réglemens sévères enjoignent de porter ce costume, sous peine d'amende et même d'emprisonnement, en cas de récidive. Comme l'université de Coïmbre renferme près de mille élèves, et que la ville ne contient guères que douze mille ames, aux heures où il n'y a point de classe, les rues ont un aspect triste et monacal.

Le marquis de Pombal vouloit réformer ce costume, mais on lui fit sentir que ce seroit détruire la discipline de l'université, et que d'ailleurs ces vêtemens étoient fort économiques.

L'université de Coïmbre se glorifie d'avoir compté parmi ses élèves le poëte Camoëns, et le célèbre mathématicien Pierre Nunez, plus connu

des savans, sous le nom de *Nonnius*. Il a donné son nom à un petit instrument fort ingénieux qui dispense de marquer toutes les subdivisions sur l'étendue entière d'un instrument de mathématiques. On fait glisser le long de la règle ou du cercle une petite lame de cuivre graduée, où se trouvent les divisions en minutes ou secondes de degré, en lignes ou en fractions décimales.



ENVIRONS DE COIMBRE.

INÈS DE CASTRO.

Les environs de Coïmbre sont montagneux, mais offrent des paysages admirables. On iroit voir avec ravissement le lieu qui s'appelle aujourd'hui le jardin ou la vallée des larmes (*la quinta das lagrimas*) quand même il ne seroit pas cher à tous les amis de la bonne littérature. C'est en effet dans cet endroit enchanteur qu'a respiré Inès de Castro, personnage qui apparlient moins à l'histoire qu'à l'épopée ou à la tragédie, car le Camoëns et Lamothe l'ont rendue en-

core plus intéressante par leurs fictions qu'elle ne l'étoit par ses malheurs trop réels.

Amante adorée de don Pèdre, fils et héritier présomptif du roi Alphonse IV, cette femme infortunée fut assassinée par ordre d'un monarque barbare.

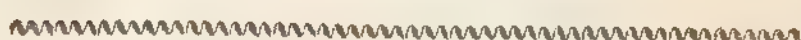
On sait que don Pèdre parvenu au trône peu de temps après fit déterrer le corps de son épouse, et posa la couronne royale sur son front à demi consumé par les suites affreuses de la mort.

L'épisode des amours d'Inès et de don Pèdre est un des plus intéressans de la Lusiade. Le Camoëns trace en ces termes dans son troisième chant, le bonheur d'Inès, et la beauté des lieux qu'elle habitoit.

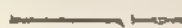
Tes jours, belle Inès, s'écoulèrent dans un doux repos. Tu goûtas tous les charmes du bonheur dans cette douce ivresse de l'ame, que la fortune ne détruit que trop tôt.

« Dans les prairies verdoyantes qu'arrose le Mondego, tu mouillas l'herbe de tes larmes, et ta bouche prononça un nom cher à ton cœur, que l'écho des montagnes voisines répétoit ».

On montre encore un ruisseau limpide ombragé de cyprès que l'on appelle la *Fontaine des Larmes*, parce que suivant la tradition, Inès s'y abandonnoit dans une solitude profonde, au sentiment de son infortune. C'étoit aussi ce ruisseau dont le cours portoit les amoureux messages de don Pèdre à la belle Inès.



VILLE DE GUARDA.



Guarda, autre ville de la même province, est le siége d'un évêché.

Nous donnons ici la représentation exacte du costume des prélats portugais (1). Il consiste en un manteau violet de soie, doublé de velours cramoisi. Une croix d'or suspendue à un large collier, flotte sur la poitrine. Le reste de l'habillement se compose d'une soutane noire et d'un bonnet carré.

Cette figure tirée de l'ouvrage an-

(1) Voyez la planche en regard.



Fille de Guarda.

canton la bienfaisance et la charité bien ordonnée du vertueux prélat.

Le diocèse de Guarda comprenoit autrefois celui de Castal-Branco. Ce dernier fut érigé en un évêché séparé sous l'administration du célèbre marquis de Pombal. Le revenu de chacun de ces diocèses est de vingt à trente mille cruzades.

La cathédrale de Guarda est un amas de vastes bâtimens aussi anciens que la ville qni fut fondée par le roi don Sanche Ier.

COSTUMES

DE LA PROVINCE DE BEIRA.

Dans les provinces voisines de l'Espagne, les hommes portent, au lieu de chapeaux à trois cornes, des chapeaux ronds à larges bords, comme ceux des Andalous. Dans la province de Beira, la mode, à cet égard, est variée.

Les femmes ont un costume peu élégant. C'est une jupe de couleur brune ou bleue, surmontée d'une mantille de la même couleur qui couvre le haut de la tête.

Les villageoises vont sans cesse les

pieds nus, avec des sandales de bois ou de cuir non apprêté. Elles ont une attitude singulière pour aller chercher de l'eau à la fontaine. Elles placent obliquement la cruche vide sur un petit coussin (1), et marchent lestement, sans éprouver le moindre embarras.

Quand les villageoises portugaises n'ont pas la tête nue, elles portent de larges chapeaux ronds de feutre, ou une coiffure particulière, appelée *carapuça*. C'est un bonnet pointu, recouvert en partie d'un mouchoir dont les bouts s'attachent sous le menton. Il est quelquefois de velours noir.

Cette coiffure est plus répandue aux environs de Lisbonne, surtout dans le canton appelé *Saloia*.

---

(1) Voyez la planche en regard.

Sur les bords du Tage, les hommes eux-mêmes portent au lieu de chapeaux, des bonnets de laine de diverses couleurs, et extrêmement pointus. Les gens de campagne ne sortent guères sans tenir à la main un long bâton appelée *cajado.* Ils marchent les jambes nues, mais ils portent par-dessous le haut-de-chausses un caleçon de toile qui dépasse le genou.

La province de Beira est florissante par son agriculture. On y voit d'immenses plantations d'oliviers. Cet arbre ne porte de fruits qu'au bout de quinze ans.

La guerre doit être terrible dans les pays dont la récolte des olives fait la principale richesse, puisque les arbres une fois détruits se rem-

placent si difficilement. Dans l'écriture sainte, pour peindre la vengeance implacable d'un ennemi, on dit qu'il fera abattre les oliviers.

Les olives mûrissent aux mois de décembre on de janvier. On les abat avec de longues perches, et elles tombent sur des nattes qu'on a étendues exprès à terre. On feroit peut-être mieux de les cueillir à la main, comme cela se pratique dans le midi de la France.

Quelques cultivateurs pressent immédiatement les olives, et en tirent une huile vierge d'uue très-bonne qualité. D'autres y mêlent du sel, afin d'obtenir une plus grande quantité d'huile, mais la qualité en est inférieure.

Les pressoirs sont mis en action par

des bœufs, mais on observe si peu de propreté dans cette préparation, que l'huile n'est jamais aussi bonne qu'elle pourroit l'être. On l'emploie néanmoins dans la cuisine au lieu de beurre, de graisse ou de sain-doux. En Portugal, comme en Espagne et même en Provence, on mange volontiers de la soupe à l'huile.

Les Portugais ne font confire que les olives brunes et mûres; quant aux grandes olives d'Espagne, elles ne se trouvent que sur les tables recherchées.

On emploie seulement au chauffage le bois de l'olivier qui est jaune, dur et assez beau, mais les ébénistes préfèrent mettre en œuvre les différentes espèces de bois du Brésil.

La culture du maïs est plus com-

mune dans cette province que dans les districts méridionaux où le sel est trop sec et trop léger. Une grande partie des habitans ne mange que du pain de maïs qui est d'une belle couleur jaune, mais lourd et d'une digestion difficile.

ESTREMADOURE
PORTUGAISE.

L'ESTREMADOURE portugaise est ainsi nommée pour la distinguer de l'Estremadoure espagnole qui lui sert de limite à l'occident. Ces deux provinces n'ont cependant qu'un très-foible point de contact. Elles sont d'ailleurs séparées par l'Alemtéjo.

Quand on entre dans l'Estremadoure, même en venant de la province de Beira, l'influence d'un climat plus chaud et d'un sol moins élevé se fait bientôt sentir. On recueille dans cette partie du Portugal

les productions de toutes les autres. Les orangers, les grenadiers y croissent avec vigueur, et portent des fruits délicieux. Les champs se trouvent séparés par des haies vives d'aloès qui y viennent avec la même facilité que les plantes les plus communes. On sait que même dans nos serres-chaudes, l'aloès fleurit rarement, et qu'il faut pour cela un été d'une chaleur extraordinaire.

Les melons d'eau de Sétuval, que les Portugais appellent *melancias* sont extrêmement recherchés.

Les femmes qui vendent ces fruits sur les places publiques de Lisbonne, les apportent dans une large corbeille oblongue. Arrivées au lieu de leur destination, elles mettent les melons à terre et s'asseient dans la corbeille

comme sur une natte ; ou bien elles dressent verticalement leur panier du côté du soleil, et se tiennent à l'abri sous son ombre.

Les montagnes de Cintra, au nord-ouest de Lisbonne forment les plus beaux paysages que l'on puisse se figurer.

« Elles offrent, dit un voyageur, des sites pittoresques où les chênes de diverses espèces, les pignons, les citronniers forment d'épaisses forêts. Les plaines se couvrent d'une riche végétation. Sur les hauteurs, le thym et d'autres plantes odoriférantes répandent leurs parfums, tandis que le dattier balance sa tête verdoyante, au-dessus des moissons, séparées par des haies d'aloès.

Vers le *cabo da Roca* (cap de la

Roche), ces montagnes vont toujours en s'abaissant, et se terminent en une plate-forme unie, déserte et nue qui forme le promontoire. Les ouragans se déchaînent tumultueusement sur ce plateau dépouillé, et la mer très-profonde en cet endroit, se brise avec fracas contre les rochers : sa pente escarpée sur la côte, peut être de soixante à quatre-vingts pieds ».

Les montagnes d'Arrabida contribuent à varier le site. Escarpées vers le nord, elles sont couvertes, non de pierres compactes, mais de roches détachées toujours prêtes à rouler sous les pieds de l'imprudent voyageur. Les monastères d'Arrabida et de Palmella sont placés dans cette contrée sauvage. Au pied de la mon-

tagne conique de Palmella est le port de Sétuval, à l'extrémité d'une plaine bien cultivée. A droite on voit Lisbonne, le fleuve majestueux, son port et ses rives pittoresques. Mais si l'on se retourne, l'œil est attristé à l'aspect des déserts de l'Alemtéjo.

Toute la partie cultivée n'est qu'un vaste jardinage, où les plantations d'oliviers et d'orangers sont entremêlées de champs de blé et de vignes. Ces habitations champêtres sont tellement diversifiées qu'il y a pour les exprimer plusieurs noms qui n'ont point de vrais synonimes dans notre langue.

Les quintas sont des maisons attenantes à un jardin d'agrément. Cette espèce particulière de jardinage, s'appelle *quintal*. Les jardins botani-

ques et autres qui ont une destination particulière s'appellent comme en français *jardins*, sauf la prononciation qui est très-différente (1). Les jardins potagers s'appellent *horta*.

Les quintas ne reçoivent de l'art presque aucun embellissement. On se contente pour l'ordinaire de planter des lauriers, des peupliers ou d'autres arbres sur les bords d'un simple ruisseau. Quelques riches particuliers ont donné à leurs *quintas* la forme des jardins français. Telle est dans les environs de Lisbonne à Bemfica, la quinta du marquis d'Abrantès.

On cite encore avec éloges une maison de plaisance du ministre Pom-

(1) On fait sonner l'*n* avec force, et le *j* a le son du *jota* espagnol.

bal, et une autre qui appartient au marquis de Marialva.

Les jardins botaniques sont très-multipliés. Les plantes rares et curieuses telles que le magnolia, les dattiers, le bananier, le pisang de la Chine et d'autres végétaux des tropiques y viennent en pleine terre et presque sans culture.

Le sol des environs de Lisbonne est une pierre calcaire par-dessous laquelle se trouve une couche de basalte. L'abondance du basalte, production exclusive des volcans, prouve que toute cette contrée a été jadis en proie aux éruptions des feux souterrains. Ils sont depuis long-temps éteints, ils ne retrouveront plus sans doute de matières pour se rallumer : cependant le célèbre tremblement de

terre de 1755 étoit propre à donner des craintes à cet égard.

C'est à Cintra que s'établissent ordinairement les Anglais valétudinaires. Mais la vivacité, la pureté même de l'air sont plus nuisibles que favorables lorsque les maladies de poitrine ont atteint un certain période.

Tout ce pays est rempli de défilés et de positions militaires dont lord Wellington a tiré le plus grand parti dans cette fameuse campagne qui, en sauvant Lisbonne, a peut-être seule changé la face de l'Europe.

Ici les curieux admirent le palais et le monastère de Mafra dont les immenses constructions ne le cèdent guères à celles de l'Escurial.

Les beautés de la montagne et de la ville de Cintra se développent gra-

duellement, jusqu'à ce que le voyageur descende enfin la colline près de l'église de saint Sébastien d'où l'observateur embrasse avec ravissement l'ensemble de ce magnifique spectacle.

Une des curiosités de ce site est un monastère d'Hiéronymites que le roi don Emmanuel a fait bâtir sur le point le plus élevé de la montagne de Cintra, mille toises au-dessus du niveau de la mer.

A quelque distance du monastère sont les ruines d'une ancienne forteresse des Maures. Il y existe un réservoir qui ne tarit jamais.

En s'avançant un peu plus loin, sur la route de Cascaës, on trouve un célèbre monastère de capucins, connu sous le nom de *couvent de liége*.

Ce couvent a été creusé avec art dans le rocher, et l'on s'est servi avec beaucoup de goût et d'adresse des masses saillantes de la montagne. Les lits, les tables, les chaises sont de pierre taillée, mais recouverte d'une couche de liége. La même matière a servi à façonner les décorations des chambres, des portes et de l'autel.

Ce revêtement des parois de chaque cellule a l'avantage de garantir de la fraîcheur et de l'humidité les cénobites qui se dévouent à cette existence solitaire.

On ne niera pas du moins que ce genre de décoration ne soit plus agréable à la vue que celle d'un appartement des cordeliers de Golgotha, de Madère. Dans ce dernier monastère, les murs sont tapissés de

crânes humains et d'os de bras et de jambes, placés alternativement par rangées horisontales.

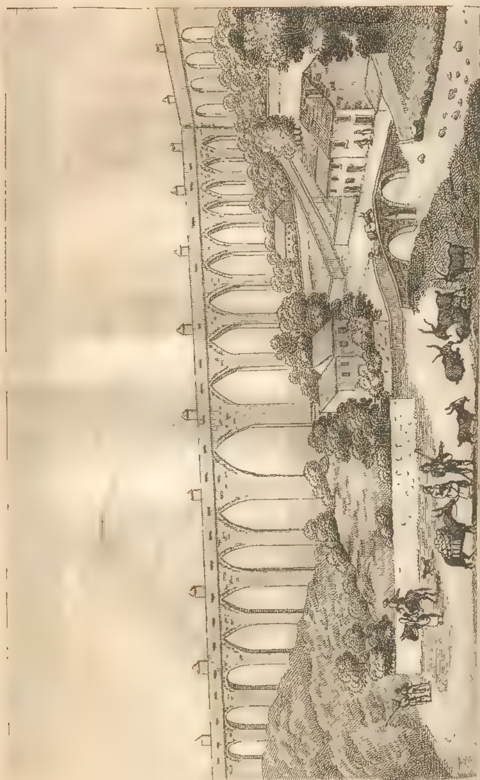
La campagne entre Quelus et Lisbonne dépourvue d'arbres, produit cependant de bonnes récoltes en grains. Les hauteurs sont couronnées comme Montmartre près Paris de moulins à vent dont les ailes n'ont point la forme des nôtres.

Les voiles sont triangulaires, attachées à chacune des ailes par un des côtés, et tendues à l'aide d'une corde attachée d'une part à leur extrémité supérieure, de l'autre à l'aile voisine. Quand ces voiles sont déployées, les ailes du moulin ressemblent à une croix de Malte. La même méthode s'observe en Orient, excepté que sur

les côtes de Syrie, dans les îles de Malte, de Candie, etc., les ailes de moulins sont au nombre de six au lieu de quatre.

---

de
de
ieu



AQUEDUC D'ALCANTARA.

Il suffiroit de visiter quelques parties du Portugal et de voir les traces de plusieurs anciens aqueducs pour juger que les Romains ont été jadis en possession de la Lusitanie.

L'aqueduc de Sertorius à Evora subsiste encore et procure à cette ville les bienfaits d'une eau si bonne et si pure, que les habitans l'appellent *eau argentée.*

L'aqueduc d'Alcantara que l'on appelle *os Arcos*, c'est-à-dire les *arcades*, près de Lisbonne, n'est point l'ouvrage du peuple-roi; commencé en 1713 sous les auspices de Jean V

et sur les dessins de l'architecte Manuel de Maga, et terminé en 1732, il passe avec raison pour un des plus admirables monumens de l'art des modernes. Il faut que la construction en soit bien solide, pour que le tremblement de terre survenu vingt-trois ans après ne lui ait fait éprouver aucune dégradation

L'eau qui sert à l'approvisionnement de Lisbonne vient de différentes sources, placées à trois lieues de distance, près du bourg de Bellas. Elle arrive à la capitale, en passant tantôt par-dessus la terre, tantôt par-dessous.

Près de la ville l'aqueduc traverse une vallée profonde, et y présente un spectacle magnifique (1). On y

(1) Voyez la planche en regard.

compte trente-cinq arches dont quatorze se terminent en ogives, et les autres sont à plein-cintre. Par-dessus les arches, règne un canal voûté de neuf pieds six pouces de hauteur sur cinq pieds de largeur intérieurement. On a ménagé au centre un passage pour les ouvriers chargés de l'entretien et des réparations de la voûte. L'eau coule de chaque côté dans des rigoles semi-circulaires de treize pouces de diamètre.

Au-dehors de la voûte sont deux trottoirs garnis de parapets. Deux personnes peuvent y passer commodément de front.

Des tourelles placées de distance en distance, gâtent peut-être l'effet de l'architecture, mais elles sont indispensables comme ventilateurs, afin

de faciliter la circulation de l'air. Accumulé et comprimé dans ces espaces étroits, il arrêteroit tout-à-coup le courant d'eau, et il pourroit en résulter des dégradations, même des explosions.

La longueur totale de l'aqueduc est de deux mille quatre cents pieds. Voici, d'après le voyageur anglais Murphy, les dimensions de l'arche principale qui de loin semble étroite, et qui offre de près l'aspect d'une arcade majestueuse. On entend au-dessous un bruit sourd, produit par l'écoulement continuel et rapide de l'eau dans les rigoles. Les calculs que je vais présenter diffèrent de ceux qu'on trouve dans la traduction ou dans les extraits de Murphy, parce que j'ai converti en pieds de roi et en pouces

français, les mesures anglaises qui sont d'un douzième plus petites que les nôtres. On peut compter un pied anglais pour onze de nos pouces, et le pouce anglais pour onze de nos lignes.

HAUTEUR.

	pieds.	po.
Elévation de l'arche, de la base à l'entablement . . .	211	8
De la clef de la voûte au trottoir extérieur non compris le parapet.	8	10
Du trottoir extérieur jusqu'au sommet du ventilateur.	22	0
Total de la hauteur. . . .	242	6

LARGEUR.

Largeur de l'arche princi-

	pieds.	po.
pale.	99	0
Largeur des piliers de la même arche	25	8
Epaisseur des piliers en général	22	0

L'aqueduc aboutit dans un lieu appelé *da Amoreira*. C'est le réservoir principal d'où l'eau se distribue par une infinité de tuyaux à des fontaines publiques appelées *chafarizes*. Ces monumens sont quelquefois surchargés de décorations, mais d'un assez mauvais goût.

Des Galiciens, qui exercent dans ce pays les fonctions de porteurs d'eau, puisent l'eau potable dans de petits tonneaux, et vont la colporter dans toute la ville.

La figure de notre tome Ier, qui

représente des porteurs d'eau espagnols, peut s'appliquer à ceux de Lisbonne, d'autant mieux que le costume de ceux-ci est véritablement espagnol.

Les porteurs d'eau, que l'on nomme *agoadeiros*, sont munis d'un petit barril en bois, lié par des cerceaux de fer, et garni à l'une de ses extrémités d'une petite poignée de fer qui sert au porteur à enlever le barril et à le fixer sur son épaule.

Ces hommes portent pour marque distinctive une plaque de cuivre aux armes de la ville, suspendue en sautoir à une lanière de peau. Ils sont tenus de ne rentrer chez eux le soir qu'avec leur barril plein d'eau, et doivent être prêts à marcher en cas d'incendie, au premier son du toc-

sin. Ce signal funèbre, donné par l'église la plus voisine, est bientôt répété de proche en proche par tous les clochers.

Les porteurs d'eau arrivés au lieu de l'incendie se mettent sous les ordres de leur chef appelé *Capataz*. Celui-ci, comme les *alcades*, tient à la main un long bâton, signe de sa dignité.

Les hôpitaux, les couvens et les hôtels des grands seigneurs, où il se fait une grande consommation d'eau, ont rarement recours au ministère des agoadeiros. Chacune de ces maisons a pour son service un lourd chariot du pays, surmonté d'une grosse futaille, et traîné par des bœufs. On employe aussi au même usage, le train d'une vieille voiture,

dont la caisse a été enlevée, et remplacée par une espèce de filet formé avec de grosses cordes sur lesquelles on place plusieurs barrils de différentes grandeurs.

Les Galiciens n'exercent pas seulement le métier de porteurs d'eau, ils font aussi comme nos savoyards les fonctions de portefaix et de commissionnaires.

La vie de ces hommes est aussi laborieuse que frugale. Lorsqu'au bout de quelques années, ils ont, à force d'industrie, de sueurs et d'économie, amassé un petit pécule, la plupart retournent dans leur pays, afin d'y jouir du prix de leurs travaux. Il est rare que ces hommes soient repris de justice, et l'on peut, en général, compter sur leur fidélité.

Les portefaix ont ordinairement pour attirail indispensable à leur profession, un bâton gros et fort, auquel sont suspendus une corde et un petit coussin fait d'un tissu de cordes en forme de fer à cheval. S'agit-il de transporter un fardeau considérable, une caisse de sucre, un sac de coton, une pipe de vin, ou un gros barril d'huile, deux porteurs se réunissent; ils enveloppent le fardeau avec leur corde qu'ils passent sur le milieu du gros bâton, s'entourent la nuque du cou avec le coussin, et y posent chacun une des extrémités du bâton, tandis qu'avec leurs mains ils tiennent l'autre bout.

Quand le fardeau est trop lourd pour que deux hommes puissent le transporter, ils se mettent quatre,

six, huit, dix, et toujours deux à deux. C'est ainsi que l'on transporte les marchandises débarquées sur les quais dans les magasins de la douane, et ensuite chez les particuliers.

DESCRIPTION DE LISBONNE.

Pour se faire une idée de l'aspect enchanteur qu'offre la ville de Lisbonne, il faut se figurer un fleuve magnifique, large de plus de trois lieues, et dont le vaste bassin est continuellement couvert d'une multitude de vaisseaux.

Au loin s'élève la ville en amphithéâtre sur de superbes collines. Une quantité considérable de dômes et de clochers s'élance au-dessus d'élégantes habitations.

Les environs eux-mêmes sont tellement parsemés de maisons de plai-

sance et de monastères, que toute l'étendue des rives du Tage, à perte de vue, semble ne former qu'une seule ville, et l'on a peine à distinguer ce qui appartient exclusivement à cette belle capitale. En effet, quoique la ville elle-même occupe sur le bord du fleuve un espace de deux lieues, les villages de Pedronçon, de Belem (ou Béthléem), et plusieurs autres, en sont la continuation, comme Chaillot, Passy et Auteuil sont un prolongement de la partie occidentale de Paris sur la rive droite de la Seine.

La plus élevée de ces montagnes est celle de *Buenos-Ayres*, où se trouvent la citadelle et la belle rue Augusta.

Il est vrai que la population ne ré-

pond pas à un espace aussi vaste. Lisbonne, bâtie comme l'ancienne capitale du monde, sur sept collines, renferme dans son enceinte de vastes jardins et des cloîtres immenses. Chaque propriétaire a voulu mettre à profit l'élévation du terrain, pour se ménager des sites agréables et variés. Le nombre des habitans n'excède guères cent quatre-vingt mille. La corrégidorerie entière n'est peuplée que de trois cent soixante mille ames.

Cependant on ne sauroit guères imaginer, en Europe, de ville maritime plus favorablement située pour le commerce de toutes les parties du monde, notamment de l'Amérique. Lisbonne est le principal entrepôt de tout le commerce du

royaume avec ses colonies, et avec les plus riches contrées de l'univers. Sa richesse, et celle de tout le Portugal lui-même, seroient immenses si les habitans étoient plus industrieux, s'ils ne tiroient pas de l'étranger, et surtout de l'Angleterre, la majeure partie des objets de consommation.

Quelle est l'origine de Lisbonne, dont le nom portugais est *Lisboa?* A défaut, je ne dirai pas de monumens, mais de traditions un peu spécieuses, on a voulu lui trouver, d'après les conjectures des étymologistes, la plus haute et la plus illustre antiquité. Ces conjectures diverses sont fondées sur la syllabe *lis* qui se trouve également dans le nom d'Eliza, petit-fils de Noé, et dans celui d'Ulysse.

Les uns assurent donc que Lisbonne fut fondée l'an du monde 1935, deux générations après le déluge. D'autres adoptant la seconde version, disent qu'Ulysse ayant abordé sur les côtes de Gibraltar, lorsqu'il erra de mers en mers, après le sac de Troie, il fonda nécessairement une ville nouvelle, à laquelle il ne put s'empêcher de donner le nom d'*Odussopolis*, dont les Latins ont fait *Ulyssipolis*. Les Arabes ignorans ont encore plus estropié ce nom en le métamorphosant dans celui de Lisboa.

Quoi qu'il en soit, Jules César donna à cette ville le nom de *Felicitas Julia*, en souvenir du bonheur qu'il y trouva auprès de sa femme Julie.

Ce fut le roi Jean Ier qui érigea la ville de Lisbonne en capitale, par

reconnoissance de l'appui qu'il trouva dans les habitans pour l'élire roi, lorsqu'il n'étoit d'abord que régent. Cet événement eut lieu vers 1385.

Le port de Lisbonne n'est pas aussi commode, aussi sûr qu'on devroit l'attendre de la beauté de la rade. Il s'y est formé une barre qui en rend l'entrée difficile aux pilotes peu expérimentés. Il est défendu aux bâtimens anglais d'y pénétrer s'ils ne sont guidés par un pilote du pays. C'est le gouvernement britannique lui-même qui a fait ce réglement, et le consul d'Angleterre tient sévèrement la main à son exécution.

Lisbonne étoit d'abord d'une médiocre étendue ; une haute muraille flanquée de tours l'entouroit, comme toutes les grandes villes élevées par

les Maures. Les rues étoient étroites et irrégulières. Les voitures avoient de la peine à y passer. On auroit pu en quelque sorte se donner la main par les fenêtres d'un côté de la rue à l'autre.

La catastrophe de 1755 a remédié à cet inconvénient dans la plus grande partie de la ville. On a reconstruit sur un nouveau plan les bâtimens renversés par la violence du tremblement de terre.

Les rues modernes sont tirées au cordeau; leur alignement, la régularité des édifices, leur élévation, leur élégance, la richesse des matériaux et le bon goût des décorations, ont placé désormais cette capitale au rang des plus belles villes de l'Europe.

On y a pratiqué des égoûts pour

l'écoulement des immondices; mais les rues de l'ancienne ville en sont encore dépourvues, malgré les facilités qu'offroit la pente naturelle du terrain.

Les habitans des anciens quartiers sont donc obligés de jeter par les fenêtres les eaux des cuisines, les balayures des appartemens, et quelque chose de pis. Les réglemens de police défendent, sous peine d'amende et de dommages et intérêts, de procéder à cette opération avant onze heures du soir. On est tenu, en outre, de crier trois fois à haute et intelligible voix, *agoa vai* (gare l'eau!)

Ces lois salutaires ne sont pas toujours religieusement observées; souvent on jette l'eau avant l'heure prescrite, ou bien on omet l'aver-

tissement, ou on le prononce trop tard. Les personnes prudentes ne marchent passé minuit dans les quartiers isolés, qu'en tenant un parapluie ouvert par le plus beau temps possible.

Le balayage des rues se fait avec assez de négligence. En hiver, la violence des pluies a bientôt entraîné les immondices; en été, l'ardeur du soleil dissipe en un instant toutes les exhalaisons nuisibles.

Il y a cependant une entreprise pour l'enlèvement des boues. On se sert, à cet effet, d'un petit tombereau très-bas, dont la caisse est placée entre les roues, et traversée par l'essieu.

Le chariot, traîné par un bœuf, transporte les ordures sur des quais

en bois construits exprès, où les particuliers ont la liberté d'aller en prendre tant qu'ils veulent pour fumer leurs terres.

Dans les rues étroites et escarpées, l'enlèvement des boues se fait à dos de mulet.

TREMBLEMENT DE TERRE

DU 1er. NOVEMBRE 1755.

Les Portugais n'ont pas encore perdu la mémoire du funeste événement qui bouleversa leur métropole, il y a plus d'un demi-siècle. Voltaire a célébré dans ses vers cette catastrophe déplorable.

La moitié des édifices fut renversée, et presque tout le reste détruit par un incendie qui éclata au milieu des décombres. La mer se gonfla, le Tage se déborda en fureur sur ses rives. Les miasmes qui s'exhalèrent des cadavres engendrèrent la peste;

de sorte que tous les fléaux à-la-fois accablèrent cette malheureuse cité. Trente mille personnes y périrent. C'étoit heureusement un jour de fête, le jour de la Toussaint. Une grande partie des habitans étoit à la campagne.

Des richesses immenses furent consumées ou pillées par des misérables avides de profiter du malheur général. On fit cependant des exemples terribles, en pendant tous ceux à qui l'on trouvoit dans les poches de l'or qui conservoit quelques traces du feu. Toute personne convaincue de vol ou de recèlement étoit pendue avant un quart-d'heure. Cette mesure d'une rigueur extrême, coûta, il est vrai, la vie à bien des innocens, mais elle préserva la ville entière du pillage.

« Suivons, dit le duc du Châtelet, M. de Pombal, le premier ministre, au milieu de cette affreuse catastrophe. Le tremblement de terre est l'époque la plus brillante de sa vie.

« Parcourant la ville dans tous les sens, il alloit porter, là des secours, ici des consolations : partout sa présence ramena la tranquillité et calma les craintes. Son activité parvint à la réparation des maux auxquels il y avoit encore quelque remède ; sa sévérité, à la repression de tous les excès que pouvoit encourager l'impunité. En moins de huit jours, deux cent trente ordonnances sortirent de sa tête féconde. . . . . .

« Chacun l'envisageoit comme le sauveur des citoyens échappés à ce désastre. Sa voiture fut pendant plu-

sieurs jours son cabinet, son lit, son seul asyle. Quarante-huit heures se passèrent sans qu'il prît d'autre aliment qu'un bouillon que sa femme lui porta elle-même.

« Personne de la famille royale ne fut blessé : la cour qui précisément ce jour-là alloit à Belem, se trouva fortuitement sur le chemin, au moment du tremblement de terre. Sans cet heureux hasard, tous les princes, le roi, la reine et leur suite, eussent péri sous les ruines du palais qui fut totalement renversé. . . .

« La cour qui se trouvoit sans habitation, logea pendant huit jours sous des tentes. Il faut convenir qu'en cette occasion, la famille royale donna au peuple l'exemple de la fermeté et de la bienfaisance. »

Cet événement affermit l'autorité du marquis de Pombal. Il devoit déjà à son prénom de *Sebastien* un grand crédit sur les superstitieux portugais. Quelques-uns croyaient bonnement revoir en lui ce don Sébastien qui disparut en Afrique dans une guerre contre les Maures, et qui, selon une tradition ridicule, ne fut pas tué, mais enlevé au ciel comme Elysée, comme le douzième Iman des Mahométans, pour revenir un jour sur la terre.

M. de Pombal a continué de jouir de son ascendant jusqu'à l'époque de la mort de son roi Joseph Ier, époux de la reine actuelle; il fut disgracié huit jours après la mort de ce prince, et exilé dans ses terres. Joseph Ier mourut le 24 février 1777, le ministre reçut l'ordre de partir dans sa terre

de Pombal le 4 mars suivant. On lui conserva néanmoins les honneurs de sa place, ses appointemens, et on lui conféra même une commanderie de plus.

GOUVERNEMENT PORTUGAIS.

COURS DE JUSTICE.

Le roi de Portugal jouit de l'autorité monarchique, tempérée cependant par une sorte de Parlement, appelé *Relaçaon*.

Il y a ordinairement quatre ministres, savoir pour la marine, l'intérieur, la guerre et les affaires étrangères. Le marquis de Pombal avec le simple titre d'*Intendant de Lisbonne*, l'emportoit sur ces quatre magistrats.

En effet le pouvoir de l'intendant de Lisbonne est presque sans limites dans la capitale et dans la banlieue; il

exerce une juridiction absolue sur ce qui tient au commerce et surtout à la contrebande, délit irrémissible en Portugal. Sous ce prétexte, ce ministre et M. *Pina Manique* son successeur exercèrent une multitude d'actes arbitraires. Leur nom seul inspiroit la terreur. Les Portugais qui s'étoient réjouis de la disgrace de M. de Pombal virent qu'ils ne gagnoient rien à sa mort, ils commencèrent à le regretter. Un de leurs beaux esprits fit pour lui cette épitaphe satirique.

Mal por mal,
Melhor Pombal.

Mal pour mal,
Meilleur étoit Pombal.

Les corps de judicature ou Rela-

çaons sont au nombre de deux; ils siègent, l'un à Lisbonne, l'autre à Oporto. Ils se composent d'un président, d'un chancelier et dix dezembargadores ou juges; presque toutes les affaires sont portées à ce tribunal.

La *casa de supplicar*, ou chambre *des suppliques*, connoît en dernier ressort de tous les appels des jugemens portés par les tribunaux inférieurs.

On donne à ces tribunaux subalternes le nom de Comarquès.

Il y a des magistrats qu'on appelle *extravagantès*, parce qu'ils n'ont point de résidence fixe et vont faire des informations, ou dresser des procès-verbaux, partout où les circonstances exigent leur présence.

Il est très-rare que le gouvernement fasse arrêter des criminels d'état

sans les traduire devant les tribunaux: Peut-être n'existe-t-il pas de pays en Europe où les lois pénales soient infligées avec plus de modération. Avant l'administration de M. de Pombal le régime des prisons étoit d'une douceur excessive. Les geoliers laissoient souvent sortir les prisonniers sur leur simple parole de se représenter.

Un homme condamné à mort obtint cette permission, et demeura pendant sept ans sans être inquiété, parce que les jugemens ne reçoivent quelquefois pas d'exécution. Cependant après avoir joui long-temps de sa liberté, si l'on peut appeler ainsi un état d'angoisses et d'inquiétudes continuelles, ce malheureux qu'on avoit oublié jusques-là, fut rappelé tout-à-coup, on ne sait comment, au souvenir de la justice.

Le geolier ayant reçu l'ordre de faire exécuter l'arrêt, éprouva un embarras cruel. Il somma, mais sans espoir de succès, le condamné de tenir son engagement. Celui-ci homme d'honneur vint se livrer sans hésiter aux bourreaux qui l'attendoient..... Mais le gouvernement instruit de cet acte généreux, accorda la grace du prisonnier.

On appelle *empenho* des espèces de sauf-conduits, par lesquels toute poursuite criminelle est suspendue contre des hommes accusés d'assassinats, dont une vengeance implacable est la cause.

Dans ce pays on n'emprisonne point pour dettes, et comme il s'y commet peut-être, moins de délits qu'ailleurs, on est étonné de voir les prisons en-

combrées. Cela tient aux lenteurs de la procédure criminelle, à l'inexécution des lois, à la compassion, et peut-être aussi à la négligence des magistrats; en un mot, à une espèce de laisser aller qui se fait remarquer dans toutes les parties de l'administration du Portugal.

Les prisonniers sont très-rarement maltraités. Les geoliers sont fort humains. Cependant les malheureux détenus souffrent beaucoup sous un autre rapport. La somme que le gouvernement accorde pour la subsistance de chaque prisonnier ayant été fixée très-anciennement, est devenue insuffisante par la diminution de la valeur intrinsèque des monnoies, et par l'augmentation successive du prix de tous les comestibles. La pitance

journalière des prisonniers se trouve réduite à quelques onces de pain, et à une écuelle de mauvais bouillon.

La religion vient heureusement suppléer à cette insuffisance par ses admirables institutions; elle trouve le secret de verser quelques consolations dans des ames flétries par le malheur, ou par le vice, et que la société a repoussées de son sein.

Innocens ou coupables, nationaux ou étrangers, chrétiens ou infidèles: ce sont des hommes, ils souffrent; cela suffit. Une confrérie sous le nom de Frères de la Charité fait continuellement des quêtes pour les pauvres prisonniers. Au moyen de ces aumônes on établit sur une place publique d'enormes chaudières où cuisent des viandes, du riz et des légumes.

Quand la préparation des alimens est achevée, on pose les chaudières sur des chariots ornés de feuillages, qui les conduisent aux portes des prisons. Là, plusieurs des membres de la confrérie, appelés, à tour de rôle, à cette œuvre de miséricorde, distribuent à chaque prisonnier une abondante portion de soupe au riz et aux légumes, un morceau de viande et du pain.

Ces repas préparés par la charité chrétienne, se répètent au moins tous les premiers dimanches de chaque mois, et aux principales fêtes de l'année.

Les prisonniers tombent-ils malades; une autre congrégation, celle de la Miséricorde, vient leur prodiguer des secours. Elle entretient dans

les prisons des infirmeries pour recevoir les malades, des gardiens pour les soigner, des médecins pour les visiter. Elle leur fournit abondamment tous les médicamens nécessaires, tous les alimens que comporte leur situation.

Le zèle compatissant des pieux confrères ne s'arrête pas là. Ils paient des avocats pour défendre les prisonniers indigens.

Lorsque le glaive de la justice est prêt à frapper la tête d'un coupable, les confrères de la miséricorde, lui prodiguent toutes les consolations, tous les adoucissemens qui peuvent alléger son infortune. Ils ne le quittent point jusqu'au dernier moment, et se chargent du soin de ses funérailles.

Dans les trois jours qui s'écouleut entre l'arrêt définitif et l'exécution, un des membres de la congrégation, appelé le *Défenseur des prisonniers* (*Provedor dos Presos*) et qui est toujours un homme de la plus haute qualité, emploie tout son crédit, tous ses moyens, toute son éloquence, pour attendrir le cœur du souverain et de ses ministres, et pour obtenir la grace du condamné, ou la commutation de sa peine. Il est rare que de telles démarches soient sans succès, à moins qu'il ne s'agisse du crime de contrebande. Quant aux assassinats, comme ils sont presque toujours moins l'effet d'une infame avarice que d'une jalouse fureur, ou d'un aveugle ressentiment, ce sont les crimes

pour lesquels on accorde le plus facilement des *empenhos*.

Costigan rapporte que deux cousins-germains, l'un propriétaire à Lisbonne, l'autre officier, ayant eu une querelle au sujet d'une personne qu'ils aimoient, l'officier fut saisi par ordre de son rival, et cruellement fustigé. Ce dernier jura de tirer de cet affront une vengeance éclatante ; son aggresseur sachant à quel homme il avoit à faire, se tint sur ses gardes, et ne put être surpris.

Cependant l'officier outragé n'osa plus reparoître dans son régiment, n'entendit plus la messe, et conformément à un vœu qu'il avoit fait, laissa croître sa barbe. Il erra dans le pays déguisé en ermite. Apprenant enfin que son cousin commençoit à

vivre avec plus de sécurité, il accourut à Lisbonne, et épia son adversaire sur le grand chemin, au moment où il étoit seul dans une voiture avec sa sœur.

L'officier ouvrit la portière, et invita poliment la dame à descendre, sous prétexte qu'il avoit quelque chose à dire à son frère en particulier. Lorsqu'elle fut descendue, le monstre se saisit de deux pistolets, qu'il tira l'un à la tête, l'autre au cœur de son cousin.

Cela fait, le meurtrier avec un sang-froid imperturbable demanda pardon à l'infortunée sœur de ce qu'il avoit été obligé de lui donner un tel spectacle, la conduisit à un couvent à trois lieues de là, et lui fit tranquillement ses adieux.

L'aventure s'étant ébruitée, l'assassin fut bientôt livré à la justice, mais une lettre d'*empenho* le tira d'affaire au bout d'un an ou deux.

AUDIENCE DU PRINCE.

L'ÉTIQUETTE de la cour de Portugal est en général plus sévère que celle des autres cours de l'Europe. Jamais un sujet, quels que soient sa naissance, sa dignité et ses emplois, ne s'assied devant son souverain : jamais il n'est admis à sa table; jamais il ne ne l'aborde qu'en faisant une génuflexion, comme devant le très-Haut. Il n'est pas jusqu'aux antichambres, aux corridors de la plus mince administration, où l'on ne soit obligé de se tenir découvert comme dans le palais du prince, ou dans le temple de la Divinité.

Mais cette espèce de culte qu'on a pour la personne du chef de l'état, ces respects si profonds qui environnent son trône, n'en rendent pas les abords plus difficiles. Toujours il est accessible à tout le monde; la prière du pauvre et les demandes du riche, les réclamations de la foiblesse et les prétentions de la puissance y parviennent également sans obstacle. Tous les jours, a des heures réglées, le prince écoute, dans le palais de sa résidence, ceux de ses sujets qui ont recours à lui. Outre ces audiences particulières, il en est une générale qu'il accorde une fois la semaine.

Le jour de cette audience est fixé dès le commencement de l'année, et annoncé dans l'almanach; et lorsque des causes particulières obligent de

le changer, on a soin d'en prévenir le public. Cette audience se tient à Lisbonne, dans un des palais royaux, où le prince se rend souvent dès la veille. Les portes s'ouvrent indistinctement à tout le monde. Quelques gardes sont postés à l'entrée, non pour repousser qui que ce soit, mais pour mettre un peu d'ordre parmi le nombreux concours des pétitionnaires. Le prince, accompagné d'un secrétaire d'état, d'un chambellan et de quelques autres officiers de sa maison, reçoit toutes les requêtes qu'on lui présente, écoute avec attention toutes les plaintes, toutes les demandes des pétitionnaires; console les uns, anime les autres, donne à tous des espérances, des promesses, des encouragemens. La trivialité de leurs

manières, la familiarité de leur langage, les redites des uns, la prolixité des autres, rien ne le rebute. Il semble oublier qu'il est leur maître, pour se souvenir qu'il est leur père. Un air de bonté répandu sur sa personne et dans ses discours, tempère l'éclat du trône, donne de la hardiesse aux plus timides, et rassure ceux qui se déconcertent.

L'audience finie, le prince se retire. Mais en sortant du palais, il trouve cette humble classe de sujets, qui n'a à se plaindre que de la fortune, et qui ne demande rien, parce qu'elle auroit tout à demander; ce sont les fils de l'indigence qui se précipitent à ses pieds, en pressant ses genoux, en baisant ses mains. Il les accueille avec indulgence, se prête en

souriant à cette effusion de leur amour, leur fait distribuer quelques secours par un aumônier qui le suit, et remonte dans sa voiture, couvert des bénédictions de son peuple, et suivi de ses vœux les plus ardens. Si quelques soldats à cheval précèdent son carrosse, ce n'est pas pour vieller à la sûreté de sa personne. Qu'a-t-il à craindre au milieu de ses enfans? C'est pour faire ranger les voitures, et écarter tous les embarras qui pourroient obstruer le chemin.

Depuis bien des années, une sorte de fatalité prive le Portugal du gouvernement immédiat de son souverain. Le roi Joseph Ier, qui termina sa carrière en 1777, tomba tout-à-coup dans un affoiblissement de toutes ses facultés qui le mit hors

d'état de vaquer aux travaux de l'administration. La reine son épouse étoit à la tête des affaires. Elle-même éprouva dans ses organes un dérangement tel qu'elle eut besoin des secours du docteur anglais Willis. Elle reprit l'usage de la raison, mais quelques années après retomba dans une situation telle qu'il fallut remettre les rènes de l'état entre les mains de son fils, le prince du Brésil.

Les événemens de 1806 forcèrent la famille royale à s'exiler pour le nouveau monde. Rien ne l'empèche plus de revenir en Europe; mais le prince régent animé d'une piété filiale qu'on ne sauroit trop louer, ne veut ni abandonner sa mère, ni l'exposer à son âge aux dangers d'une nouvelle traversée.



MOEURS DES ANCIENS PORTUGAIS.

APERÇU DE LEURS ÉTABLISSEMENS COMMERCIAUX.

Les montagnes d'Estrella sont la partie du Portugal où les mœurs antiques se sont le plus fidèlement conservées. Les filles vivent dans un isolement, dans une espèce de clôture qui rappelle le *gynécée* des femmes de Sparte, ou le harem des Musulmanes.

En effet, les filles même de simples paysans, ont dans la maison paternelle une habitation séparée; elles ne mangent point avec leurs parens,

et celles des gens aisés n'ont que des femmes pour les servir.

Il est cependant des fêtes solennelles, des repas de famille où l'on admet les étrangers; les filles alors n'en sont point exclues, mais elles doivent observer un rigoureux silence. Les femmes mariées ont seules droit de se mêler à la conversation, et chantent au dessert des chansons amoureuses, mais non grivoises. Ce sont des pièces pastorales qui ont le ton douloureux de l'élégie.

Les chants brasiliens (ou du Brésil) sont plus gais et plus variés; on y reconnoît les mœurs d'un peuple inspiré par la seule nature, et qui connoît peu les contraintes qu'impose la société.

A Lisbonne et dans ses environs la

société ressemble mieux à ce qu'elle est dans le reste de l'Europe. Les promenades surtout sont fort gaies. Il est vrai qu'on ne les fait pas en plein jour : ce seroit moins un amusement qu'un supplice dans un climat aussi chaud ; mais on se promène après le soleil couché. Lorsque l'on passe devant les images de Vierge ou de Saints, qui sont mnltipliées dans les campagnes, on s'arrête pour faire une courte prière, mais on peut s'abandonner ensuite à la joie la plus folle.

Peu de peuples ont porté le commerce plus loin que les Portugais, et ont déployé de plus nobles efforts dans des entreprises regardées à ces époques anciennes comme le comble de la témérité.

Vasco de Gama leur ouvrit la route

des Indes, cinq années après que Christophe Colomb l'eut cherchée par une route différente, et qu'au lieu de rencontrer selon ses désirs et ses calculs un prolongement de la terre ferme de l'Inde, il eut abordé aux Antilles, et dans un autre voyage, près des rives de l'Orénoque.

Bientôt la persévérance des Portugais mit à leur disposition toutes les richesses du golfe Persique, de l'Arabie, des états du Mogol, des côtes de l'Inde, du Japon et de la Chine. Leurs navigateurs découvrirent le Brésil et s'en emparèrent.

Le centre de leur commerce des Indes orientales étoit à Goa; des flottes nombreuses étoient expédiées à Lisbonne, et de là répandoient dans toute l'Europe les productions

précieuses dont notre continent fut toujours si avide.

Cette supériorité commerciale changea lorsque l'Espagne se fut emparée du Portugal. L'ancienne Lusitanie n'étant plus regardée que comme une petite province de la péninsule, on la négligea, on découragea ses habitans qui dans les principaux emplois furent remplacés par des Espagnols. Les colonies originairement portugaises furent défendues avec moins de zèle, et ce furent ces possessions que les Hollandais conquirent avec le plus de facilité soit par la force ouverte, soit par leurs intrigues.

Ce ne fut qu'après avoir subi soixante ans la domination espagnole que les Portugais recouvrant leurs droits, rentrèrent en possession du Brésil,

mais leur commerce dans les grandes Indes ne put se rétablir.

Tous ces vastes domaines se réduisent aujourd'hui à la ville de Goa, sur la côte de Malabar, à la ville de Diu et à d'autres petits comptoirs.

La nation portugaise a conservé cependant un avantage unique ; elle possède à Macao, à l'embouchure de la rivière de Canton, un établissement superbe que les Chinois ont respecté, malgré les intrigues de quelques cours européennes.

Les possessions des Portugais en Afrique, savoir à Mazagan dans le royaume de Maroc, à Malaguette, à Quiloa, au Monomotapa, à Mélinde, etc., ne sont point dans un état florissant. Aussi de tels établissemens sont à charge au trésor public, bien loin de lui être profitables.

Les tributs que quinze princes africains paient au souverain de Portugal, peuvent flatter sa vanité, mais ne compensent pas à beaucoup près les énormes dépenses que coûte l'entretien des places fortes.

Quant au Brésil, c'est le plus beau fleuron de la couronne de Portugal, ou plutôt il ne seroit pas impossible que dans la suite des temps cette vaste contrée de l'Amérique méridionale, ne devînt le centre de la monarchie portugaise. Alors on verroit par une étonnante métamorphose le territoire européen du Portugal n'être plus que le comptoir commercial du Brésil, pour donner en Europe de l'écoulement à ses productions et à ses denrées.



CARACTÈRE DES PORTUGAIS.

Les habitans du Portugal sont en général d'un teint basané. Cette teinte rembrunie, paroît être autant l'effet de leur climat que du mélange continuel des hommes de la basse classe du peuple avec les noirs et les métis. Les nobles contractant fort peu d'alliance avec les autres castes sont d'un sang très-beau. On peut donc en Portugal, comme au Pérou, au Mexique et au Brésil, juger du rang d'un homme à sa couleur.

Nous allons successivement examiner le caractère de la noblesse et celui de la bourgeoisie.

NOBLESSE.

La véritable noblesse portugaise est peu nombreuse. Une grande partie des membres dont elle se compose est issue d'enfans naturels de la maison royale. Le reste consiste en anciens nobles, on en ennoblis, ou plutôt en riches particuliers qui ont obtenu des certificats de noblesse.

La haute noblesse se compose des nobles titrés, *titulados* ; on donne le nom de *fidalgos* (1) aux simples gentilshommes.

La première classe comptoit en

(1) Cette dénomination correspond au terme espagnol *hidalgo*.

1805, selon l'almanach de cette même année, soixante-cinq familles titrées (*casas titulares*), savoir deux ducs, vingt-un marquis, vingt-neuf comtes, sept vicomtes et six barons.

Il existe une distinction considérable entre la noblesse espagnole et la noblesse portugaise. Les Hidalgos espagnols ont tous le droit de faire précéder leur nom de baptême du mot *don* qui signifie seigneur. En Portugal cette marque d'honneur n'appartient qu'aux nobles titrés; les simples *fidalgos* ne sauroient prendre le *don*, sans l'autorisation formelle du souverain. Le roi confère aussi les titres à sa volonté; il perpétue ordinairement la même distinction dans la famille, mais cette transmission n'a pas lieu de plein droit.

Il y a aussi en Portugal des ennoblis, que l'on appelle *cavalleiros fidalgos*. Mais cette distinction, qu'on achète à prix d'argent, ne les fait point passer pour véritablement nobles.

Les grandes fortunes sont rares en Portugal, parce que les seigneurs sont obligés à d'énormes depenses. Il faut qu'ils vivent à la cour, et entretiennent un nombre de domestiques peu proportionné avec leurs moyens. La plupart des grandes familles seroient ruinées, si elles ne s'allioient, par les femmes, avec la riche bourgeoisie. Un seigneur portugais jouissant d'un revenu de cent à cent-cinquante mille francs, passe pour immensément riche. Le roi est obligé de faire des pensions à une foule de gentilshommes.

Ceux qui sont devenus pauvres ou infirmes au service de la cour, reçoivent la décoration et la pension de l'ordre du Christ, et sont reçus dans une maison de retraite à Belem.

Les cadets réduits à une légitime très-mince, embrassent la carrière des armes, ou se dévouent à la profession ecclésiastique, dans l'espérance fondée d'obtenir des bénéfices considérables.

En effet, le clergé portugais possédant des biens considérables, les riches bénéficiers sont très-nombreux. Ils trouvent dans leurs revenus d'amples moyens de soutenir la dignité de leur rang, et quelquefois de relever la fortune de leur famille, que l'inconduite des aînés ou des revers inattendus ont dérangée.

Avant le ministère de M. de Pombal, la noblesse étoit d'une insolence extrême; la plupart des jeunes fidalgos, livrés à une vie dissipée, s'amusoient pendant la nuit à tirer l'épée contre les patrouilles qui vouloient réprimer leurs excès. Le frère même du roi encourageoit cette conduite peu honorable par sa connivence.

Presque toutes les nuits étoient signalées par des rencontres terribles entre ces étourdis et les gardes de la police. Quelquefois même ils commettoient en plein jour les actions les plus atroces. En voici un exemple qui date de peu d'années.

Deux fidalgos, passant dans leur voiture, rencontrèrent un corrégidor qui étoit aussi dans la sienne.

C'étoit un vieillard qui, ayant la vue très-basse, n'aperçut pas les fildagos, et passa sans les saluer. Ceux-ci s'en offensèrent, descendirent de voiture pour maltraiter le vieillard; et sur quelques représentations qu'il crut pouvoir leur faire, l'un d'eux lui *passa son épée au travers du corps.*

Le meurtrier et son complice se réfugièrent chez l'ambassadeur de France, qui leur fournit les moyens de s'embarquer; mais peu de temps après, ils obtinrent leur grace sur un faux exposé des faits, et se montrèrent publiquement.

Sous le ministère de Pombal, une grande partie de la noblesse portugaise ne pouvant supporter l'élévation du favori qui étoit d'une origine obscure, mais que l'on prétendoit

être d'extraction juive, afin de le rendre odieux au peuple, conspira contre les jours du roi.

Le duc d'Aveiro étoit à la tête de cette conjuration, qui comptoit plus de cent-cinquante initiés.

On saisit le moment où le roi se rendoit chez sa maîtresse, la marquise de Tavora. Les conjurés, parmi lesquels figuroient les parens de cette dame, se divisèrent sur le chemin par lequel le prince devoit passer. La calèche du roi étoit attelée de deux mules, conduites par un postillon; il avoit son valet-de-chambre à côté de lui. Plusieurs coups de fusil partirent à-la-fois et atteignirent le prince à l'épaule en trois endroits différens; il auroit été tué à la seconde décharge, si le valet-de-chambre n'avoit eu la

présence d'esprit de rouler le roi au fond de la voiture, et de le couvrir de son corps.

Le duc d'Aveiro tira lui-même sur le postillon, mais sa carabine fit faux feu. Le postillon intrépide, rebroussa chemin vers le palais, en suivant une route différente.

Le peuple alarmé se pressa autour de la voiture du roi. Pour appaiser les esprits, on prétendit que la calèche avoit seulement versé, et que le roi n'avoit éprouvé qu'une légère contusion. Le duc d'Aveiro voyant son coup manqué, changea de rôle, et demanda la permission de poursuivre les assassins. Pombal lui dit de se tenir tranquille; feignant de croire à la sincérité de son zèle, il lui fit de fausses confidences, et lui per-

suada qu'il ne s'élevoit pas le moindre soupçon contre lui.

Six mois se passèrent sans que le public sût à quoi s'en tenir sur la conjuration. Mais enfin, Pombal instruit de tout par la révélation d'un domestique, prit ses mesures pour que les conjurés fussent arrêtés sans résistance.

Le mariage d'une fille du ministre avec le comte de Zampayo, fut l'occasion que saisit Pombal pour éclater.

Le jour même de la noce il fit entrer secrètement, à Lisbonne, dix bataillons d'infanterie et beaucoup de cavalerie. Il y avoit deux grands bals; l'un au palais de Belem, et l'autre dans une salle que les Anglais ont fait bâtir et où se rendit tout ce qu'il y avoit de distingué dans la ville.

Tous les conjurés y furent arrêtés à la même heure. Leur procès fut instruit en huit jours de temps.

Le duc d'Aveiro fut écartelé, les autres furent décapités ou brûlés; la vieille marquise de Tavora, femme impérieuse et violente, mourut avec un courage héroïque, ainsi que son second fils, âgé de dix ans; elle donna elle-même au bourreau le signal de frapper, après s'être bandé les yeux.

Son mari, prêt à subir le même supplice, lui reprocha d'avoir entraîné sa famille dans cet exécrable projet. La marquise répondit que ce n'étoit pas le moment de lui faire des reproches, qu'il devoit soutenir son malheur avec le même courage qu'elle.

Le duc d'Aveiro, mal fait d'esprit et de corps, ombrageux, cruel et

détesté à la cour, mourut comme un lâche.

Les corps des conjurés furent jetés dans la mer.

Le palais du duc d'Aveiro fut rasé; on y sema du sel, et on y éleva une colonne avec une inscription infamante.

La majeure partie de la noblesse compromise dans cette intrigue, fut jetée en prison, et n'en sortit qu'à la mort de Joseph I[er].

Ce fut à cette occasion que les Jésuites, soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cet attentat, furent chassés du royaume. Quelques-uns furent, dit-on, exécutés dans les prisons. Quant au P. Malagrida, n'ayant pu trouver contre lui de preuves qu'il eût trempé dans le complot, on

le déféra au Saint-Office, comme hérétique. Il fut brûlé vif, non comme régicide, mais pour avoir soutenu, dans un de ses bizarres écrits, que la *Vierge Marie avoit parlé latin dans le ventre de sainte Anne.*

Les nobles portugais se montrent volontiers avec l'ancien costume national. C'est une cape ou manteau qui dérive de l'ancienne toge romaine. On porte cet habillement en toute saison; il garantit également du froid et de l'extrême chaleur.

Il y a au surplus une si grande uniformité dans les habillemens de ce pays, que les chapeaux à trois cornes n'y sont point une distinction particuliére. On les voit sur la tête du mendiant comme sur celle des gentilshommes.

Pendant les dernières campagnes on attachoit à son chapeau des devises, afin de signaler son attachement à la cause de la maison de Bragance, et la haine universelle contre le chef du gouvernement français.

En habit de cérémonie on porte l'épée au côté. Il existe des lois somptuaires contre la broderie et les galons d'or. Mais on prodigue dans les parures les diamans et surtout les topazes du Brésil.

On prétend que le prix des diamans diminueroit beaucoup, si l'on donnoit aux mines du Brésil toute l'exploitation dont elles paroissent susceptibles.

Une ordonnance royale a fixé le poids et la grosseur des diamans qui peuvent être mis dans le commerce.

Les dames portugaises sont généralement jolies. Elles ont des traits réguliers, des yeux noirs pleins d'expression et un teint d'une blancheur extrême.

Les femmes des hautes classes suivent les modes anglaises ou françaises. Celles du second ordre se coiffent avec un mouchoir, et se couvrent de la mantille.

Il n'y a guères plus de vingt ans qu'aucune femme de Lisbonne, quel que fût son rang, n'auroit pas osé sortir à pied, même au cœur de l'été, sans être enveloppée d'une large redingotte de drap ou de flanelle, et sans avoir la tête couverte d'un mouchoir de mousseline ou de linon, dont les bouts venoient s'attacher sous le menton, ou se croiser sur la poitrine.

La grande affluence des étrangers que le commerce conduit à Lisbonne a changé cette mode.

Avant le tremblement de terre de 1755, il existoit une méthode fort singulière. Si une dame alloit à l'église avec sa fille et sa servante, elles marchoient toutes trois à la file. Le mari étoit-il de la partie? il marchoit devant sa femme, et ses fils le précédoient dans le même ordre. On a renoncé à cette marche compassée. Les femmes, tant soit peu distinguées par leur état ou par leurs richesses ne sortent guères qu'en voiture. Quand elles vont à pied, ce qui est fort rare, à cause de la malpropreté des rues, elles ne sont jamais seules. Un ou plusieurs laquais les accompagnent.

Les femmes même des classes infé-

rieures se font accompagner par leur servante, une parente, ou quelque vieille femme.

Il est rare toutefois que l'on fasse usage de voitures à quatre roues, on se sert plus communément de voitures à deux roues. Les gens de qualité vont à cheval, et leurs valets les suivent, montés sur des mules.



BOURGEOISIE.

VOLTAIRE a dit fort plaisamment que les femmes du midi ont du vif-argent dans leurs veines, tandis que chez les femmes du nord, c'est du lait qui y circule.

Les femmes portugaises sont en effet d'une extrême vivacité. Elles ont beaucoup de physionomie, une chevelure superbe, des dents très-blanches, une belle gorge, des pieds petits et bien faits. Plus affables, plus confiantes que les Castillannes, elles ressemblent davantage aux Biscayennes.

L'auteur du Manuel géographique du Portugal donne la supériorité à la noblesse d'Espagne sur celle de ce pays, et fait en revanche l'éloge du menu peuple de Lisbonne.

« Les manières aisées, polies et gaies du bas peuple, préviennent plus l'étranger qu'en Espagne, mais dès qu'on fréquente les personnes de distinction, on juge les Portugais tres-différemment. Ils sont tous grands parleurs, mais les gens de condition cachent ordinairement un cœur faux sous les dehors les plus trompeurs. Ils sont autant au-dessous des Espagnols de leur classe, que le bas peuple du Portugal est au-dessus de ses voisins.

« Le défaut de connoissances et de goût dans les arts; un gouvernement qui n'a jamais su tirer parti des senti-

mens généreux; l'intimité habituelle avec la nation anglaise, fière de sa supériorité, la décadence de la littérature et des sciences dans ce pays, voilà les causes qui, en comparaison des autres nations, mettent les nobles portugais à quelques exceptions près, au dernier rang de leur espèce ».

Parmi la classe bourgeoise, les officiers et employés dans les bureaux du gouvernement, les jurisconsultes et les médecins, se distinguent par leur urbanité et leur instruction. Les négocians portugais sont renommés par leur probité sévère, et leur attachement scrupuleux à remplir leurs engagemens.

Il est vrai que les gens de la basse classe ne sauroient être jugés d'une

manière aussi favorable, du moins dans la capitale.

On trouve ici comme ailleurs de ces hommes qui sont le rebut de toutes les nations, que leurs mœurs dépravées portent aux vols et même à de lâches assassinats.

POLICE DE LISBONNE.

Les délits étoient beaucoup plus communs autrefois qu'ils ne le sont à présent, parce que la ville étoit fort mal éclairée pendant la nuit.

Avant 1802, dès que le crépuscule du soir avoit cessé, les rues de Lisbonne étoient tout-à-coup ensevelies dans l'obscurité la plus profonde. Les chiens errans, les voleurs y causoient des désordres de toute espèce. Les aventures galantes devenoient aussi l'occasion de combats ou de meurtres.

Quelques lampes solitaires allumées par la piété des particuliers de-

vant l'image ou la niche d'une Vierge, perçoient à peine et de loin en loin l'épaisseur des ténèbres. Ces foibles lumières ne servoient peut-être qu'à indiquer la capitale d'un peuple chrétien et civilisé, sans guider avec certitude les pas des voyageurs.

Les excès ayant été enfin portés à leur comble, le gouvernement de Lisbonne qui venoit de conclure en 1802 une paix précaire avec l'Espagne et la France, voulut remédier à un long oubli, et suivre l'exemple de toutes les grandes villes européennes.

On numérota les portes de toutes les maisons; on inscrivit pour la première fois le nom des rues à leurs encoignures; on y plaça des réverbères de distance en distance. Enfin une garde de police, vigilante et bien

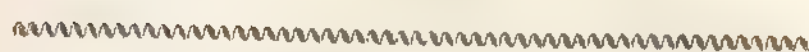
disciplinée, dont les postes sont judicieusement distribués, assura sur tous les points la tranquillité publique. Dès-lors on put reposer en paix dans sa maison, et circuler à toute heure de la nuit, dans tous les quartiers de la ville, sans crainte d'accidens.

Les réverbères de Lisbonne ont à peu de chose près la forme de ceux de Paris. Cependant ils sont carrés et non hexagones. On place dans l'intérieur une lampe à plusieurs mèches. Derrière chacune est une plaque de métal concave et parfaitement étamée, qui concentre les rayons de lumière, et les réfléchit au loin avec un grand éclat.

« Quoique les réverbères, dit un voyageur anglais, soient à Lisbonne proportionnellement beaucoup moins

nombreux que les lampes ne le sont à Londres, la première de ces villes *est cependant infiniment mieux éclairée que la seconde.* Rien de plus ingénieux et en même-temps rien de plus simple que la manière dont ces réverbères sont suspendus. Le service est aussi prompt que facile. L'homme qui en est chargé peut nettoyer les réverbères, y mettre de l'huile et les allumer à son aise, sans échelle, sans aucuns de ces attirails qu'on voit à Londres, et qui sont quelquefois aussi dangereux pour l'allumeur de réverbère, qu'incommodes pour les passans ».

On peut conclure de cet aveu la supériorité de l'éclairage de *Paris* sur celui de Londres, puisque c'est exactement notre méthode que les Portugais ont adoptée.



MOEURS

DES GENS DU PEUPLE.

DANS les petites villes, particulièment au nord du royaume, on aime à retrouver cette aimable politesse, cette douce hospitalité qui distinguent la nation portugaise. Les mœurs sont pures ; la sobriété préside à tous les repas.

L'ignorance, la superstition sont en général les plus grands défauts que l'on puisse reprocher aux habitans du Portugal, mais elles ne les conduisent à aucun excès coupable. Depuis long-temps, l'inquisition n'existoit

plus que de nom, et ses bûchers étoient pour jamais éteints.

Les Portugais au surplus détestent cordialement les Espagnols qui le leur rendent bien. Les Galiciens sont de tous les habitans des provinces espagnoles les seuls qui puissent vivre en bonne intelligence avec les Portugais de la basse classe, attendu une sorte d'identité de mœurs, et les services réciproques qu'ils se rendent.

Quoique les Portugais aient peu de vocation en général pour le métier des armes, les élégans du menu-peuple aiment à se donner une tournure militaire. Ils ont soin de se coiffer d'un chapeau à trois pointes, semblable à celui que portent les officiers.

Le manteau dont ils s'enveloppent

en toute saison ne ressemble pas du tout à celui des Espagnols. C'est une large redingotte à manches; mais ils n'y passent point les bras, et l'arrangent en travers sur l'épaule, comme une couverture.

Il n'y a pas long-temps que les personnes de presque toutes les classes avoient ce genre d'habillement; mais il a fait place en hiver au carrick dont les Anglais ont donné l'exemple. En été, l'on se contente d'un simple frac.

Les gens du peuple seuls conservent fidèlement la redingotte dont nous venons de parler. Ils y trouvent, même dans la belle saison, l'avantage de se préserver des transitions subites du froid au chaud; transitions d'où il résulte des inflammations de poi-

trine extrêmement dangereuses. Un autre motif plus impérieux peut-être les empêcheroit d'y renoncer. A l'aide de ce vêtement les artisans cachent leurs ustensiles ou les provisions destinées à leur famille.

Un préjugé bien ridicule les empêche de laisser voir ces objets, sous peine de rougir aux yeux mêmes de leurs égaux.

Un grand nombre d'entr'eux sont rongés de vermine sous ces lourds vêtemens.

Le voyageur anglais Twiss fut témoin en ce genre de choses presque incroyables.

« Deux hommes assis dans la rue, avoient chacun un singe sur leurs épaules. Ces animaux leur ôtoient avec une adresse extrême, la vermine de la tête.

« Il y a en Portugal, continue cet écrivain, des hommes qui dressent les singes à ce singulier genre d'industrie. Ils se font payer un sou de louage, pour cette dégoûtante opération, et grace à la saleté des Portugais, ils tirent un grand profit de la dextérité de leurs animaux ».

La plupart des Portugais, à quelque classe qu'ils appartiennent, ne sortent guères sans avoir une cigarre à la bouche. La fumée du tabac passe pour un excellent préservatif contre le mauvais air.

BATELIERS ET MARCHANDES DE POISSONS.

Les bateliers de Lisbonne forment une classe distincte, qui a un caractère tout particulier. Ils sont en grand nombre, attendu qu'il n'y a point de pont sur le fleuve, et que les bateaux seuls donnent la facilité de communiquer d'une rive du Tage à l'autre.

On voit sur les bords des quais une multitude de barques décorées avec plus ou moins d'élégance, et qui sont toujours prêtes à conduire les passagers partout où ils le dési-

rent, moyennant une rétribution modique.

Presque toujours les conducteurs de ces légers esquifs sont originaires de la province des Algarves, celle de tout le royaume qui fournit les meilleurs gens de mer. Les rameurs des yachts et autres bateaux de plaisance de la famille royale sont toujours choisis parmi les Algarviens. Ces hommes sont actifs, laborieux, intelligens et d'une grande économie; on ne les voit jamais consumer entièrement dans les cabarets le produit de leurs travaux. Ils ont l'esprit très-vif, la conversation animée, et font excuser leur babil par des saillies quelquefois très-ingénieuses.

Très-dévôts envers saint Antoine, les marins portugais l'invoquent avec

ferveur dans toutes les occasions périlleuses, par exemple, lorsque leur barque est entraînée avec trop de rapidité par le courant du fleuve.

Si leurs vœux ne sont pas assez promptement secondés, leur dévotion se change en fureur, et ils jettent l'image du saint dans la rivière.

Les bateliers du Tage ont d'ordinaire les jambes et les pieds nus, la tête couverte d'un méchant chapeau. Il est rare qu'ils passent les bras dans les manches de leur veste ; ils préfèrent jeter négligemment ce vêtement sur leurs épaules.

Quand la chaloupe d'un navire est empêchée par le peu de profondeur des eaux, à la basse marée, d'aborder le long du quai, les passagers font ce court trajet sur le dos des

bateliers, qui marchent dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Ceux-ci ôtant leur veste, saisissent lestement hommes, enfans ou femmes, et les transportent en un clin-d'œil sur la terre.

Les femmes de ces mariniers font assez souvent le métier de marchandes de poisson.

Il n'en est pas ici comme en Espagne, où la rareté du poisson rend l'observation rigide du carême fort difficile. La baie spacieuse que forme le Tage vis-à-vis de Lisbonne, et les côtes qui avoisinent l'embouchure de ce beau fleuve, sont extrêmement poissonneuses. On y pêche avec abondance de quoi subvenir à la consommation de cette ville et même d'une partie du royaume.

Le saumon seul est rare, parce

qu'il n'entre point dans le Tage, et ne se trouve guères que dans le Minho. Cette rareté même le fait rechercher sur la table des riches particuliers de Lisbonne.

Tous les matins une multitude de bateaux pêcheurs arrivent à la file sur la cale neuve du marché au poisson, appelée *Ribeira nova*. Un grand nombre de commis assistent au débarquement, et tiennent un inventaire exact de la cargaison, afin de percevoir les droits établis sur le poisson frais. Cette taxe ne se paye point en argent, mais en nature. On dit qu'elle s'élève à plus de 45 pour cent.

Ce mode d'imposition est cause que le poisson se maintient toujours à bon marché, parce que les prépo-

sés du fisc en ayant toujours à vendre une quantité énorme, il ne sauroit s'établir de ligue entre les marchands.

Les sardines sont une des espèces les plus communes dans le Tage. Elles ne s'y montrent à la vérité que pendant huit mois de l'année, parce que ce sont, comme les harengs et les maquereaux, des poissons voyageurs.

Tels sont le bas prix et l'abondance des sardines, que pendant la saison de cette pêche, le même peuple ne vit presque pas d'autre chose. Une grande quantité de femmes gagnent leur vie à les faire griller.

Ces femmes se placent d'ordinaire à la porte d'un cabaret, avec leur ustensiles, qui consistent en un fourneau de terre cuite et une large plaque de fer carrée, percée de plu-

sieurs trous. Une légère torréfaction suffit pour rendre ces poissons bons à manger.

Quelquefois elles les font frire dans une huile rance, dont l'odeur très-forte chatouille moins agréablement l'odorat des passans que le palais des consommateurs. Ceux-ci, qui sont ordinairement des matelots et des portefaix, font leur provision complète avant d'entrer au cabaret, où ils ne vont pas, comme ailleurs, pour le seul plaisir de boire. Les rôtisseuses de sardines ne leur vendent pas seulement du poisson, mais du pain.



Femme de Lisbonne de moyenne classe en habit de promenade.

BOULANGÈRES PORTUGAISES.

Les boulangers établis à Lisbonne ne pouvant pas suffire aux besoins journaliers de cette grande ville, ou plutôt ne pouvant à raison des frais plus considérables auxquels ils sont assujétis, le livrer à un prix assez modique, les gens du peuple s'approvisionnent au marché de la place saint Paul.

Le pain est souvent transporté dans de larges caisses de bois montées sur un lourd chariot du pays. Quelquefois les boulangères sont montés sur un cheval, ou un mulet qui porte de chaque côté des panniers de sparterie

terminés en pointe dans leur partie inférieure. Ces corbeilles sont remplies de petits pains ronds.

Le prix du pain est fixé chaque semaine par l'autorité municipale sur le rapport des administrateurs du grenier à blé.

Le prix varie selon le plus ou moins d'élévation du taux du blé, d'après les mercuriales de la semaine.

On a imaginé un moyen ingénieux d'empêcher le bas peuple de s'apercevoir de ces variations. Il y a une espèce particulière de pain dont le prix ne change jamais. Il est de vingt *reis* pour les pains entiers, de dix *reis* pour les pains d'un volume moitié moindre (1); mais la grosseur des

---

(1) Le reis est une très-petite monnoie

pains est variable, et la police tient sévèrement la main à ce que la mesure soit bien observée.

Quant au pain d'une qualité supérieure et de fine-fleur de froment que l'on appelle à Lisbonne comme à Londres, *pain français*, le poids et le prix n'en sont déterminés par aucun réglement. C'est aux particuliers à s'arranger de gré à gré avec les boulangers, pour cet objet véritablement de luxe.

idéale qui vaut un peu plus d'un demi-centime. Voy. plus loin le chapitre des finances.

AMEUBLEMENTS.

ESTEROS ET PAILLASSONS.

Les meubles des appartemens, à Lisbonne même sont d'une simplicité excessive. Il est fort peu de maisons de grands seigneurs ou de riches commerçans où le goût de l'ameublement français ou anglais se soit introduit.

Quoique les bois des lits soient assez élégamment décorés, il n'y a point de lits de plumes, souvent point de matelas, et l'on couche de préférence sur une paillasse grossière.

Les parquets des appartemens, grace à la douceur du climat, ne sont

jamais couverts de tapis de laine. On les remplace par des nattes de jonc, appelées *esteras*, et fabriquées à Lisbonne. Ce sont des tissus dont la *chaine* est formée de gros fils enduits avec de la cire jaune. La *trame* consiste en joncs très-fins, et de différentes couleurs qui par leur mélange présentent des dessins agréables.

Ces tapis durent long-temps et sont peu coûteux. Ils donnent aux appartemens un air d'élégance et de propreté agréable à l'œil. Ces sortes de tapis font très-bien ressortir les tableaux, les estampes encadrées, les lustres et autres objets dont on enrichit les salons.

Le menu-peuple qui n'est pas assez riche pour se procurer des esteras, y supplée par des paillassons de feuilles

de palmier. Ils y étendent pendant la nuit les matelas qui leur servent de lit. Pendant le jour les femmes s'y tiennent accroupies, car elles font rarement usage de chaises. Cette méthode est un des vestiges des mœurs asiatiques que les Maures ont laissées en Portugal. Presque toutes les femmes s'asseient de cette manière dans les églises, et même à la cour.

Dans les appartemens des princesses il n'y a de sièges que pour les personnes de la famille royale. Lorsque les dames de leur suite obtiennent la permission de s'asseoir, elles sont obligées de s'accroupir sur le plancher, en se tenant sur les talons.

Les paillassons et les esteras sont colportés dans les rues de Lisbonne par des marchands qui vendent en

même-temps des balais, des paniers, et des éventails à souffler le feu, nommés *abanadores*. Tous ces ustensiles sont de feuilles de palmier, et se fabriquent dans la province des Algarves.

THÉATRE PORTUGAIS.

DIVERTISSEMENS DE LISBONNE.

Le théâtre portugais occupe le dernier rang parmi les théâtres modernes de l'Europe. Les drames des Hollandais et des Danois l'emportent de beaucoup sur ceux de ce pays.

Une fausse idée de décence a écarté les femmes des spectacles de Lisbonne. Rien de plus repoussant pour les étrangers que de voir les rôles de reines, de grandes princesses, d'amoureuses, de suivantes et même d'ingénues, remplis par des hommes qui ne sont pas toujours imberbes.

Cependant ils ont une voix délicieuse.

Le répertoire se compose en grande partie de traductions de pièces espagnoles, françaises ou anglaises, et surtout de nos opéras-comiques.

Le théâtre de Carlos où l'on joue l'opéra, et le théâtre *do Salitre* sont les deux principaux de Lisbonne. Ce dernier est situé dans une rue étroite et a la plus misérable apparence. Il n'en faudroit pas davantage pour en éloigner les personnes de condition.

Aussi les gens riches préfèrent-ils faire venir chez eux des *improvisateurs* ou bouffons, lesquels composent sur-le-champ sous le nom de *motos* ou de *glozas* de petites pièces de vers.

Les beaux esprits se piquent de la facilité d'improviser; et à la vérité il

n'y a pas à cela un grand mérite ; on n'est presque jamais embarrassé pour trouver la rime. La principale difficulté que l'on se propose est de faire revenir à la fin de chaque stance le *mot donné* qui est le sujet de la pièce.

Quand il se trouve un improvisateur dans une société, et qu'il cause avec une dame, il l'arrête brusquement sur un mot qu'elle vient de prononcer en s'écriant *la vay*. C'est un avertissement pour annoncer à la société qu'il est prêt à composer une pièce de vers sur le dernier mot qu'on a entendu. Il n'est pas impossible qu'un bon nombre de ces poëtes de société ne se rendent dans un salon, comme M. *Beaufils*, avec leur *improvisation faite d'avance*. Ils n'ont besoin que d'attendre quelque temps jus-

qu'à ce qu'on prononce des mots sur lesquels ils ont des sujets tout préparés.

Les refrescos des Portugais comme ceux des Espagnols sont remarquables par la sobriété extrême qui y préside. On n'y prend guères que des glaces, du chocolat, des dragées et des confitures, le tout arrosé de grands verres d'eau, où l'on fait fondre du sucre candi.

Le peuple de Lisbonne est passionné pour les combats de taureaux. Nous n'en parlerons point, parce que nous serions obligés de répéter ce que nous avons dit dans un des chapitres de l'Espagne.

CONFRÉRIES.

FÊTE DU SAINT-ESPRIT.

On pourroit mettre au nombre des divertissemens du peuple portugais, ces pieuses cérémonies, ces processions solennelles pour lesquelles les habitans, soit des villes, soit des villages, montrent un enthousiasme singulier.

Aussitôt que la solennité de Pâques est venue mettre un terme aux jeûnes, à l'abstinence et aux autres austérités du carême, les plaisirs que ces temps de pénitence avoient bannis, reparoissent en foule,

D'un côté, les théâtres fermés pendant la sainte quarantaine sont r'ouverts, et souvent les mêmes voix qui dans les concerts spirituels avoient harmonieusement soupiré les chants sublimes de l'église, viennent enchanter l'oreille et corrompre peut-être l'imagination par des airs moins graves. Ces divertissemens profanes sont le partage exclusif des classes aisées de la société.

D'un autre côté, le menu-peuple s'est ménagé des plaisirs qui sont plus à sa portée, et surtout moins dispendieux.

Les diverses confréries s'occupent d'abord de rassembler de l'argent pour célébrer la fête de la Pentecôte, qu'on appelle la Pâque du saint Es-

prit (*a Pascoa do Espiritu Santo*).

Le jour de la quête arrivé, plusieurs confrères se revêtent de l'habit de cérémonie, qui est une espèce de carrick par-dessus leur vêtement ordinaire. L'un d'eux porte un étendard de satin rouge sur lequel est brodée en soie blanche la colombe mystérieuse, sous l'apparence de laquelle la troisième personne de la Trinité se manifesta au baptême du Christ sur les rives du Jourdain. Les autres confrères ont à la main des sacs ou des paniers ; quelques-uns battent du tambour, jouent de la cornemuse ou pincent de la guitare. Tout en exécutant des airs populaires, ils s'avancent de maison en maison, et reçoivent de toutes parts de l'argent, des

œufs, des pigeons, des poulets, etc. Moyennant ces rétributions on obtient la faveur de baiser l'étendard béni.

Tous ces objets sont vendus à une espèce d'encan qui a lieu le dimanche au sortir de l'office divin. Le produit en est employé aux dépenses des costumes et des décorations.

Quand le pieux cortége passe devant un cabaret, il n'est pas rare que les confrères y entrent pour se rafraîchir, mais ils ont soin de laisser l'étendard à la porte.

Au reste ils ne font que céder à un besoin impérieusement commandé par la chaleur de la saison; ils boivent avec une modération extrême. Nous avons déjà eu occasion de vanter la sobriété des Portugais. Ils re-

gardent l'ivresse comme le plus avilissant de tous les vices; l'injure la plus grossière que puisse recevoir un homme de ce pays, c'est d'être appelé *bebedo, ivrogne!*



Paysan de Torres Vedras.

CONDITION DES PAYSANS

PORTUGAIS.

HABITANS DE TORRES-VEDRAS.

Délivrés depuis long-temps du joug odieux de la féodalité, les paysans portugais vivent heureux et contens de leur sort.

Ils sont d'une constitution vigoureuse, quoique leur nonchalance naturelle ne leur permette presque jamais de déployer toute leur force.

C'est aux environs de Torres-Vedras que se trouvent les plus beaux hommes du Portugal (1). Ils sont en

---

(1) Voyez la planche en regard.

général d'une taille moyenne, mais bien proportionnée; quoique leurs traits soient assez réguliers, leurs yeux noirs, les tresses de cheveux qui couvrent une partie de leur visage et le rembrunissement de leur teint leur donnent un air farouche.

L'habillement ordinaire des hommes consiste en une veste jetée le plus souvent sur l'épaule, un gilet rouge et une culotte bleue fort courte par-dessous laquelle passe l'extrémité du caleçon.

Un bonnet de laine rouge ou un large chapeau à trois cornes composent la coiffure des hommes, et on les voit rarement sans un long bâton à la main.

Le costume des femmes consiste en une camisole et une jupe très-courte.

Elles se coiffent d'un bonnet pointu, et d'un simple mouchoir.

L'extérieur des cabanes est fort agréable à la vue. Les murailles sont récrépies et d'une blancheur éblouissante; les sarmens flexibles et les pampres verdoyans de la vigne en couvrent la plus grande partie. Mais l'intérieur de ces habitations, si riantes, quand on les considère de loin, est d'une saleté révoltante.

Les paysans portugais et espagnols n'ont pas d'autre ambition que de faire embrasser à un de leurs fils la carrière ecclésiastique, et de mettre une de leurs filles au moins dans un couvent. Ils font pour cela de sévères économies, afin de se procurer l'argent nécessaire. Non-seulement ils ont pour but d'élever leurs enfans

au-dessus de leur condition, mais ils croient faire par là une œuvre méritoire, et s'assurer des droits à la félicité éternelle.

Ceux de ces hommes grossiers qui ne peuvent obtenir l'éducation suffisante pour être admis dans un séminaire, ou qui ne sont pas assez riches pour se faire recevoir dans un couvent, ne manquent pas du moins de s'associer à quelque pieuse confrérie. Ils quittent fréquemment leur charrue, leurs travaux les plus pressans, pour prendre part aux solennités dont il a été question dans le précédent chapitre.

FINANCES. PAPIER-MONNOIE.

Un écrivain portugais a comparé son pays à une sorte d'araignée, qui a le corps alongé avec des pattes longues et foibles qui s'étendent à une énorme distance, mais qu'elle est presque incapable de mouvoir.

En effet les avantages du commerce étranger, la possession de riches colonies dans les deux mondes ne se font guères sentir dans le cœur du royaume.

On pourroit souvent hasarder un jugement sur la prospérité financière d'une nation par la seule considéra-

tion de ses monnoies de compte pour les besoins usuels du commerce et de la vie sociale.

Les Anglais comptent par livres *sterling*, qui valent à-peu-près vingt-cinq francs ; aussi l'élévation du prix de toutes choses est-elle prodigieuse à Londres.

Nous comptons volontiers par écus et par louis d'or, afin d'éviter les longues énumérations de sommes en francs ou en livres tournois ; les Espagnols comptent par piastres fortes, de même que les Américains comptent par *dollars*, les Allemands et les peuples du nord par *thaler*, par *rixdalles* et par *roubles*. Les Portugais seuls entre toutes les nations, ont adopté une monnoie de compte d'une exiguité excessive.

Quoiqu'il existe dans ce royaume des pièces d'or et d'argent d'un assez gros volume, les comptes les plus étendus de banque et de finance se font en reis. Il en faudroit plus de *huit mille* pour faire un marc d'argent. La valeur intrinsèque de mille reis est *six francs* vingt centimes. Ainsi un de nos centimes vaut à-peu-près les deux tiers d'un reis de Portugal.

Les monnoies d'or sont :

	fr.
Le doublon (*dobraon*) de vingt-quatre mille reis, représentant	170
Le demi-dobraon	85
Le joannès de six mille quatre cents reis	45
Le moëdor ou lisbonnine de quatre mille huit cents reis . . .	34

L'écu d'or (*escudo*) de mille six cents reis 11

La monnaie d'argent consiste principalement en cruzades neuves de quatre cent quatre-vingt reis chacune, et qui valent près de trois francs.

Ce fut à Oporto que l'on frappa les premières monnaies. On fut obligé de faire venir des ouvriers des pays étrangers. La plus ancienne que l'on ait conservée est de la fin du douzième siècle ; c'est une petite pièce d'or de la valeur de cinq cents reis. On y voit le roi don Sanche Ier., à cheval et armé.

Les doublons d'or que l'on frappa en 1357, sous le règne de Pierre le Cruel, étaient presque sans alliage.

Aujourd'hui la fabrication des monnaies est fort imparfaite en Portugal.

Quoique l'alloi en soit excellent, l'empreinte est fort mal exécutée, et cela contribue singulièrement à faciliter les entreprises des faux monnayeurs.

Les espèces actuellement circulantes sont à l'effigie de la reine; avant 1777, et du vivant de son époux don Pèdre, leurs images étaient réunies. On y remarque cette légende *Maria I et Petrus III* D. C. *Port. et Alg.* REGES, 1777. C'est-à-dire, Marie Ire. et Pierre III ROIS de Portugal et des Algarves, 1777. Cependant Don Pèdre n'étoit point une tête couronnée, sa femme seule étoit en possession du trône.

Le secret des finances du Portugal est difficile à pénétrer. Le duc du Châtelet prétend que les revenus de ce royau-

me étoient en 1706 de vingt-huit millions de cruzades, et qu'ils se sont élevés en 1777 à quarante millions, (environ cent vingt millions de francs.)

Raynal ne les estime qu'à un peu plus de seize millions de cruzades. Dumourier les porte à vingt-trois millions; et Murphy assure que les recettes varient de vingt-quatre à trente-deux millions de cruzades.

Les dépenses excédant habituellement les recettes, la dette publique qui était déjà en 1774 de vingt-huit millions de cruzades, s'est beaucoup augmentée depuis. En 1801, on a fait tout-à-coup un emprunt de douze millions de cruzades, sans s'occuper d'un fonds d'amortissement.

On fut obligé, il y a peu de temps,

de créer un papier monnoie sous le nom d'*apolicès*. Ces effets royaux portant un intérêt de six pour cent, furent admis forcément pour moitié dans tous les paiemens.

L'apparition d'une multitude de billets faux augmenta encore la défiance que tout papier-monnoie, non payable à bureau ouvert, et ayant cours forcé, doit inspirer par lui-même.

Ce papier étoit si facile à contrefaire que l'on arrêta à Lisbonne un maître d'écriture qui étoit parvenu à l'imiter avec le seul secours de la plume. Le roi fit grace à ce malheureux.

L'introduction du papier-monnoie ne fut utile qu'aux agioteurs. Ce fu-

rent surtout des Maltais qui exercèrent d'abord cette branche d'industrie, et le nom de *Maltais* est resté à tous les *changeurs* indistinctement, quoiqu'il y en ait fort peu qui soient de l'île de Malte. Ce sont presque tous des Juifs nationaux ou étrangers, ou des hommes de la lie du peuple, derrière lesquels se cachent d'avides capitalistes.

Les environs du trésor royal, de la bourse, de l'hôtel des monnoies, des bureaux de la poste et les places publiques les plus commerçantes de Lisbonne, présentent le même spectacle qu'offroit autrefois le fameux perron au Palais Royal à Paris. On y voit nombre de marchands d'argent, tenant à la main des sacs d'écus qu'ils

font sonner avec foree pour attirer l'attention des passans.

Raynal frappé de l'extrême abaissement des finances et du commerce du Portugal, livré au monopole étranger, s'est servi pour exprimer cette idée d'une de ses hyperboles ordinaires.

« Ce n'est plus, dit-il, qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent et se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré.

« Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. »

Espérons qu'un ordre de choses plus favorable va renaître pour le Portugal comme pour le reste de l'Europe, rendue aux bienfaits de la paix des sciences et des arts.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

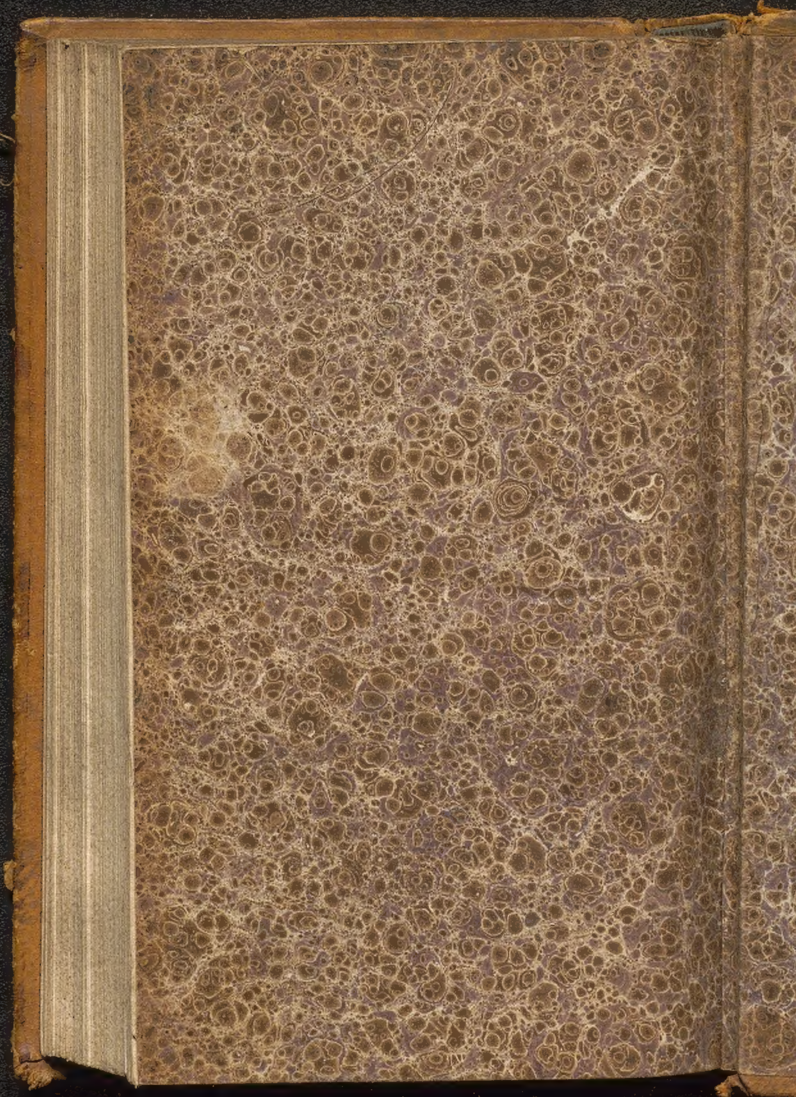
TABLE DES MATIÈRES

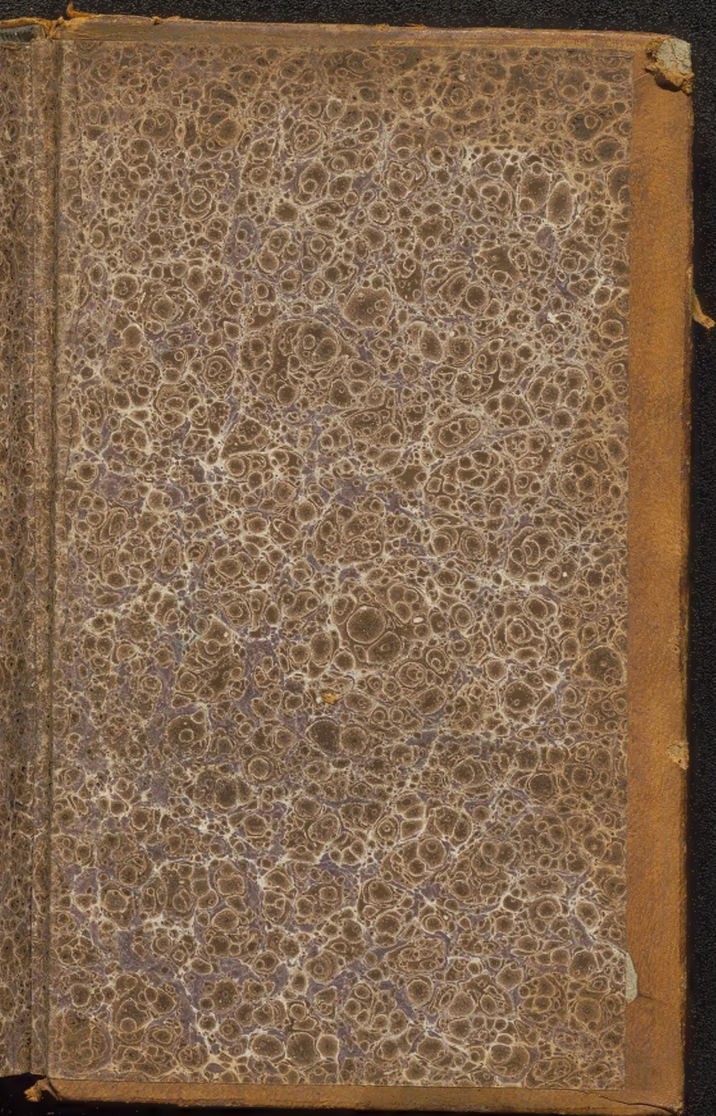
CONTENUES

DANS LE TOME SIXIEME,

Fin de la Table du 6e. volume.









L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.

